

PAGES

MANQUANTES

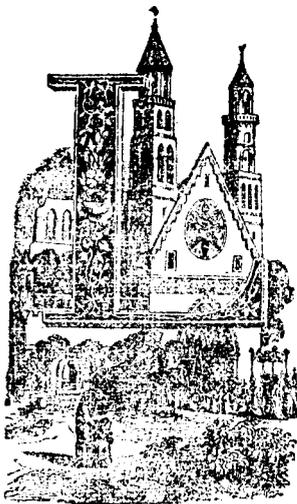
ALBUM LITTÉRAIRE ET MUSICAL

DE LA

REVUE CANADIENNE.

PROCES DE NICOLAS FOUQUET.

Rien de plus populaire que le nom et les malheurs de Fouquet ; rien de moins connu que les causes réelles qui déterminèrent la catastrophe dont il fut l'objet. L'imagination, naturellement encline à la pitié pour l'infortune, s'est laissée facilement entraîner à regarder le surintendant comme la victime du caprice et de la jalousie d'un despote amoureux. Les curieuses recherches que nous trouvons dans le beau travail publié par M. Pierre Clément sur Colbert et son siècle, démontrent, d'après des preuves authentiques, que la disgrâce de Fouquet tient à des motifs plus sérieux et plus légitimes. Si la raison d'amour n'y fut point étrangère, le grand rôle appartient à la raison d'Etat. On lira, comme nous, sans doute, avec un vif intérêt, ce procès dont l'importance justifie l'étendue que nous lui consacrons.



Le 17 août 1661, des milliers de carrosses armoriés encombraient la route de Paris à Vaux-le-Vicomte, situé à quelques lieues de Melun. Vaux-le-Vicomte appartenait, depuis quelques années au surintendant des finances, qui, ce jour-là, y donnait au roi Louis XIV une fête à laquelle la reine-mère, Madame et Monsieur assistaient aussi. Six mille invitations avaient été distribuées, non-seulement dans la France entière, mais dans l'Europe, et l'on s'y était rendu avec un empressement qu'expliquaient et justifiaient du reste la magnificence bien connue de Fouquet, les merveilles de Vaux et le bruit partout répandu que le roi avait promis d'assister à cette fête, honneur insigne où tout le monde voyait en quelque sorte le gage de la nomination prochaine du surintendant au grade de premier ministre. A aucune époque, en France, la passion pour les constructions monumentales n'a été poussée aussi loin qu'au dix-septième siècle, et cette passion, Fouquet la possédait à un degré dont Louis XIV n'a été pour ainsi dire, que le continuateur. Trois villages démolis et saccés pour arrondir le domaine de Vaux et le rendre digne des bâtimens de Le Vaux, des jardins de Lenôtre, des peintures de Lebrun, disent assez qu'elle devait être son importance. Il est vrai que 9 millions de livres avaient à peine suffi à cette œuvre

vraiment royale ; mais au moins le but avait été atteint, et ni le Palais-Royal, ni le Luxemburg, ni les châteaux de Saint-Cloud et de Fontainebleau ne pouvaient, pour la grandeur des bâtimens, le nombre et la décoration des appartemens, être comparés à Vaux. Mlle de Scudéry raconte qu'on découvrait du perron une si grande étendue de différens parterres, tant de fontaines jaillissantes et tant de beaux objets se confondant par leur éloignement que l'œil était ébloui. Devant soi s'étalaient de grands parterres avec des fontaines et un rond d'eau au milieu, puis, à droite et à gauche, dans les carrés les plus rapprochés, trois fontaines de chaque côté qui, " par des artifices d'eau, divertissaient agréablement les yeux." Mlle de Scudéry ajoute que " les innombrables figures des bassins jetaient de l'eau de toutes parts et faisaient un très bel effet, sans compter que toute cette immense étendue d'eau était couverte de petites barques peintes et dorées par où l'on entrait dans le grand canal." Terminons cette description d'un narrateur quelque peu enthousiaste, et sur lequel les largesses du surintendant exerçaient sans doute leur influence, par un renseignement qui a bien son importance. Cent ans après la fête donnée par Fouquet, le duc de Villars, alors propriétaire du château de Vaux, songea à tirer parti des tuyaux de plomb, enfouis sous terre, qui distribuaient l'eau aux différentes pièces depuis long-temps dégradées et hors de service. Combien pense-t-on qu'il les vendit ? 490,000 livres ; environ 1 million d'aujourd'hui.

Cependant le roi était arrivé. Sur sa prière, Fouquet lui fit d'abord visiter les parties principales du château. A chaque pas, Louis XIV voyait sur les panneaux, aux plafonds, un écusson au milieu duquel étaient dessinées les armes de Fouquet, représentant un écureuil à la poursuite d'une couleuvre, avec cette or-

gueilleuse devise qui lui fut depuis si funeste : *Quo non ascendat ?* En même temps, les courtisans répétaient entre eux, à voix basse, que la couleuvre était là pour Colbert, dans les armes duquel elle figurait en eslet. A mesure que le luxe de ces somptueux appartemens se déroulait devant lui, le roi sentait naître en son cœur le désir de faire arrêter son surintendant au milieu même des merveilles de l'architecture et des arts, preuves parlantes de ses folles dépenses. Ce n'est pas tout ; au milieu d'une allégorie peinte par Lebrun, le roi vit le portrait de Mlle de La Vallière, à laquelle il savait que Fouquet avait eu l'audace de faire faire d'insolentes propositions par une Mme Duplessis-Bellière, sa confidente. Louis XIV. avait alors vingt-trois ans et il aimait passionnément Mlle de La Vallière. Sans l'intervention d'Anne d'Autriche, qui s'aperçut du trouble où l'avait jeté la vue de ce portrait, il aurait immédiatement donné cours à son ressentiment. Quelques sages raisons de la reine-mère calmèrent cet orage et la fête n'en fut pas visiblement troublée. Depuis quelque temps les Italiens avaient importé en France la mode des loteries. Les objets que Fouquet offrit de la sorte à ses invités avaient tous une grande valeur ; c'étaient des bijoux, des costumes et des armes de prix ; il y avait jusqu'à des chevaux. Dans l'après-midi, à un signal donné par le roi, les eaux jouèrent, les bassins se remplirent, des millions de gerbes liquides s'irisèrent dans l'air aux feux du soleil, qui en faisait autant d'arcs-en-ciel, et ce fut une admiration générale, sincère. Cette multitude d'acteurs de bronze fut applaudie comme auraient pu l'être les acteurs vivans. Vint ensuite le dîner, dont la dépense fut plus tard évaluée à 120,000 livres, dîner plus que royal, gigantesque, qui n'a peut-être jamais eu son pareil ; car, je l'ai déjà dit, six mille personnes y assistèrent, et il avait été dirigé par Vatel. C'est de ce splendide dîner que le scrupuleux et impassible marquis de Dangeau a dit dans son journal : " Au dîner du sieur Fouquet, le 17 août 1661, il y avait une superbe montagne de confitures." Le dîner fini, la comédie eut son tour. On avait dressé le théâtre au bas de l'allée-des sapins. On joua pour la première fois les *Fâcheux*, de Molière. Pellisson, le secrétaire particulier, l'homme de confiance, l'ami intime de Fouquet, qui, de simple poète et homme de lettres qu'il l'avait trouvé, en avait fait en peu de temps un conseiller en la cour des aides, Pellisson avait composé un prologue pour la circonstance. Écoutons La Fontaine : " Au milieu de vingt jets d'eau naturels s'ouvrit cette coquille que tout le monde a vue. L'agréable naïade (c'était la Bèjart) qui parut dedans, s'avança au bord du théâtre, et, d'un air héroïque, prononça les vers que Pellison avait faits."

Pour voir en ces beaux lieux le plus grand roi du monde,
Mortels, je viens à vous de ma grotte profonde...
Jeune, victorieux, sage, vaillant, auguste,
Aussi doux que sévère, aussi puissant que juste...
Vous le verrez demain, d'une force nouvelle,
Sous le fardeau pénible où votre voix l'appelle,
Faire obéir les lois.

Tels étaient les éloges que le poète de Fouquet prodiguait à Louis XIV, au roi *juste, mais sévère* ; et le roi de sourire, et toute la cour d'applaudir. Où était en ce moment la comédie la plus piquante, la plus curieuse ? Cependant Fouquet avait été prévenu par Mme Duplessis-Bellière du projet que le roi avait eu un moment de le faire arrêter au milieu de la fête. Mais comment croire à un pareil dessein ? Cela était-il possible ? Il est vrai que

Le Tellier et Colbert avaient été ce jour-là plus froids et plus réservés avec lui que de coutume ; mais le roi ne lui avait-il pas répété, peu de temps auparavant, qu'il lui pardonnait toutes les irrégularités que la difficulté des temps l'avait pu obliger de commettre ? A quoi bon s'effrayer ? Tous ces bruits étaient semés par des envieux, ses ennemis, les créatures de Le Tellier et Colbert. Fouquet s'endormit dans ses illusions.

Nicolas Fouquet était né à Paris, en 1615. Son père, François Fouquet, négociant renommé, riche armateur de la Bretagne, avait fait longtemps le commerce avec les colonies. Ses connaissances spéciales le mirent en relation avec le cardinal de Richelieu, qui le fit entrer dans le conseil de marine. Il fut le seul juge du maréchal de Marillac qui n'opina point à la mort, et, contre toute attente, le cardinal de Richelieu lui sut gré, dit-on, de sa probité et de son courage. A vingt ans, on acheta à Fouquet une charge de maître des requêtes au parlement. A trente-cinq ans, faveur peut-être inouïe ! celle du procureur-général étant devenue vacante, l'abbé Fouquet, fort avant dans les bonnes grâces du cardinal Mazarin, obtint de lui que son frère en fût investi. Dans le parlement, Fouquet rendit de bons services au cardinal. On raconte, en outre, qu'il était fort exact à poursuivre tous ceux qui écrivaient contre ce ministre, et qu'il fut chargé, pendant quelques années, de la police de Paris. Au mois de février 1653, le duc de La Vieuville, surintendant des finances, étant mort, sa place fut partagée entre Fouquet et Servien. Ce dernier mourut au mois de février 1659. Le préambule de l'ordonnance du roi, en date du 21 février 1659, qui conféra à Fouquet la pleine et entière possession de la surintendance, mérite d'être reproduit :

" La confiance que nous avons en votre personne, éprouvée pendant six années en fonction ; la prudence et le zèle que vous avez fait connaître, l'assiduité et la vigilance que vous avez apportées en votre place, l'expérience que vous y avez acquise, et l'épreuve que nous avons faite de votre conduite en cet emploi et en plusieurs occasions pour notre service, nous donnent toutes les assurances que non seulement il n'est pas nécessaire de partager les soins de cette charge et de vous en soulager par la jonction d'un collègue, mais aussi qu'il importe au bien de notre Etat et de notre service, pour la facilité des affaires et la promptitude des expéditions, que l'administration de nos finances ne soit pas divisée, et que, vous étant entièrement commise et à vous seul, nous en serions mieux servi et le public avec nous."

Il n'était pas possible, on le voit, de recevoir des lettres d'investiture plus flatteuses et plus brillantes. C'est que Fouquet était alors en pleine faveur. Au surplus, bien avant la mort de son collègue, il était déjà chargé des fonctions les plus importantes de la surintendance, c'est-à-dire du recouvrement des fonds. Servien n'avait que la dépense. Or, le recouvrement des fonds présentait souvent, à cette époque, des difficultés inouïes ; car, les revenus de l'Etat d'ordinaire dépensés deux ou trois ans à l'avance, il s'agissait de décider les financiers, traitans et partisans, à prêter des sommes considérables sans garantie bien certaine et sous la menace incessante d'une banqueroute. Il y en avait eu une très fâcheuse en 1648, le cardinal Mazarin ayant fait donner aux créanciers de l'Etat des billets payables sur des fonds depuis long-temps épuisés, ce qui était une véritable dérision et le plus sûr moyen d'écartier les financiers lorsqu'on aurait de nouveau besoin d'eux. Par malheur, grâce aux dépenses de la guerre, à l'insatiable avidité de Mazarin, à l'impéritie et à la cupidité des

surintendants ou de leurs commis, enfin à la disproportion constante entre les recettes et les dépenses, les financiers, auxquels, de temps en temps, on faisait rendre gorge, que l'on emprisonnait, que l'on pendait quelquefois, étaient les hommes les plus nécessaires, les plus recherchés du pays. Ils avaient en quelque sorte entre leurs mains les résultats de la guerre, le triomphe ou la défaite; ils le savaient, en abusaient, et, on ne saurait trop redire les abus, tous ceux qui avaient affaire aux financiers, s'inspirant le mieux possible de leurs exemples s'enrichissaient, dilapidaient gaspillaient comme eux, à qui mieux mieux.

En 1653, époque à laquelle Fouquet fut appelé à la surintendance des finances conjointement avec Servien, sa fortune personnelle s'élevait, d'après sa propre estimation, à 1,600,000 liv., y compris la valeur de sa charge de procureur général, sur laquelle il devait encore plus de 400,000 livres. De 1653 à 1661, son emploi de surintendant lui rapporta 3,150,000 livres, à peu près 400,000 livres par an. En outre, il fut reconnu, au moment de sa disgrâce, qu'il avait emprunté environ 12 millions et il disait lui-même à ce sujet :

“ Que mes ennemis se chargent de tous mes biens, à condition de payer mes dettes; je leur laisse le reste.” D'un autre côté, il résulta du dépouillement de ses comptes que Vaux seulement lui avait coûté plus de 9 millions en achats de terrain, constructions, meubles et embellissemens. Il avait aussi fait des dépenses considérables à sa maison de plaisance de Saint-Mandé, à sa maison de ville, située à l'extrémité de la rue des Petits-Champs, et aux fortifications de Belle-Isle-en-Mer, dont il avait acheté le gouvernement de la duchesse de Retz; de plus, il possédait un grand nombre de terres d'une moindre valeur. Les dépenses de sa maison, exagérées sans aucun doute, étaient estimées, à 4 millions par an; enfin, ses ennemis allaient partout répétant qu'il avait des émissaires, des ambassadeurs particuliers dans les principales villes d'Europe, et qu'il payait de sa propre cassette plusieurs millions de pensions à ses amis de la cour et des provinces et aux personnages les plus importants du royaume, pour s'en faire des créatures dévouées dans l'occasion. Que ces accusations fussent envenimées, grossies par la malveillance et la calomnie, on n'en saurait douter. Mais, même à voir les choses sans passion, il était évident que Fouquet dépensait des sommes exorbitantes, sans proportion avec la fortune d'un particulier, et que ni le revenu de ses charges, ni celui de sa femme n'y pouvaient suffire.

D'où venaient-elles donc ?

(Suit le détail des malversations et des gaspillages en quelque sorte traditionnels que le malheur des temps, l'insuffisance des recettes, l'avidité des grands et l'ignorance absolue des principes les plus élémentaires de l'économie politique, avaient enracinées dans le département des finances. L'auteur démontre que Fouquet ne fut guère, dans la première période de son pouvoir, que le continuateur de ses devanciers et l'instrument presque passif du premier ministre Mazarin. Les courtisans et le cardinal lui-même bénéficiaient tous les premiers des tripotages du surintendant et l'encourageaient ou plutôt le contraignaient à les commettre. Cependant, comme il arrive souvent, l'excès même du désordre en amena la fin.)

Il y avait alors à la cour, près du cardinal Mazarin, un homme qui observait avec une indignation souvent mal contenue à quel gaspillage l'administration des finances publiques était livrée, attendant le moment favorable pour réformer les abus dont il gémissait. Cet homme, autrefois attaché au ministre Le Tellier, qui

l'avait plus tard donné au cardinal Mazarin, dont il était devenu l'homme de confiance, l'intendant, c'était Colbert. La surveillance de Colbert était-elle désintéressée ? N'avait-il pas déjà lui-même à cette époque, l'espoir de remplacer un jour le surintendant ? C'est ce qui paraît hors de doute; mais ce n'est pas ce qu'il s'agit d'examiner ici. Bien que le cardinal Mazarin n'eût qu'à se louer habituellement de l'exactitude avec laquelle Fouquet fournissait à toutes ses dépenses, il ne laissait pas que de prêter volontiers l'oreille aux mauvais rapports qu'on lui faisait sur le compte du surintendant. Or, celui-ci le savait; et, toujours inquiet, troublé, se croyant chaque jour à la veille d'un caprice du premier ministre, d'une disgrâce, il cherchait à s'attacher, en redoublant de largesses, les personnages les plus considérables à la cour, pour se faire un parti en cas de besoin. Après Colbert, un des ennemis les plus dangereux du surintendant, c'était un de ses frères, l'abbé Fouquet, qui l'avait autrefois mis en relation avec Mazarin, mais avec qui il s'était brouillé depuis, et qui le desservait avec une vivacité dont le cardinal paraissait s'amuser beaucoup. Au mois de mars 1659, Mazarin partit pour Saint-Jean de Luz, où le traité des Pyrénées devait être signé. Colbert resta à Paris. Peu de temps après, le surintendant se dirigea vers Toulouse, où il devait trouver le cardinal de retour. Le financier Gourville, (son ami et son agent de confiance, homme actif, spirituel et plein de résolution) était avec lui. On a vu que Fouquet entretenait des ambassadeurs particuliers dans les principales cours. Il avait mis aussi dans ses intérêts le surintendant des postes du royaume, M. Nouveau, un de ses pensionnaires, et celui-ci avait ordre apparemment de lui adresser directement la correspondance de Colbert pour le cardinal Mazarin. Arrivé à Bordeaux, Fouquet reçut et communiqua à Gourville un projet de restauration des finances que Colbert soumettait au cardinal. D'après ce projet, on aurait établi une chambre de justice composée des membres de tous les parlements, avec M. Talon pour procureur général. C'était la perte de Fouquet, dont M. Talon était l'ennemi déclaré. Gourville dit qu'après avoir lu ce projet, dont la lecture avait fort abattu Fouquet, ils se mirent à le copier tous les deux très à la hâte, afin de le rendre sans retard à l'émissaire qui l'avait apporté.

La circonstance était critique. Le financier vint en aide au surintendant et le tira de ce danger avec une habileté consommée. Il alla trouver le cardinal et lui dit qu'il courait à Paris des bruits sur une cabale organisée contre Fouquet, cabale très fâcheuse, en ce qu'il ne serait plus possible à celui-ci, son crédit étant ruiné par tous ces méchants bruits, de trouver l'argent dont le roi avait besoin. Gourville ajouta qu'au surplus il n'était pas étonnant de voir la calomnie s'acharner contre le surintendant, bien des gens se croyant aptes à gérer sa charge, et ne négligeant rien pour réussir à s'en emparer. Ces raisons, adroitement développées par un homme qui était censé n'avoir aucune connaissance du projet de Colbert, frappèrent le cardinal, qui pour rien au monde n'aurait voulu s'exposer à trouver les coffres de l'épargne vides au moment où il était sur le point d'atteindre le but de ses efforts diplomatiques, et non seulement Fouquet ne fut pas disgracié, mais Colbert reçut du cardinal ordre formel de le voir aussitôt son arrivée à Paris, et de détruire l'opinion qu'il était son ennemi.

Colbert répondit à cette lettre qu'en effet il avait des obligations à Fouquet, et qu'il le lui avait prouvé en l'engageant à renoncer à des opérations qui pourraient avoir les plus fâcheuses conséquences; mais que, malgré ces avis, les rapines et les dilapidations du

surintendant et de ses agens n'ayant fait qu'augmenter, il avait cru de son devoir d'avoir avec lui le moins de relations possibles. Quant au désir que Fouquet témoignait de bien vivre ensemble, cela serait très facile, car, disait Colbert, "ou bien il changera de conduite, ou votre éminence agréera celle qu'il tient, et l'excusera sur la disposition présente des affaires, ou enfin elle trouvera que ses bonnes qualités doivent l'emporter sur ses mauvaises ; et, dans tous les cas, je n'aurai aucune peine à me conformer aux intentions de votre éminence, lui pouvant protester devant Dieu qu'elles ont été et seront toujours les règles des mouvemens de mon esprit."

Fidèle aux recommandations du cardinal, Colbert alla voir le surintendant dès que celui-ci fut de retour à Paris, et il se fit entre eux une apparence de réconciliation ; mais les intérêts étaient dorénavant trop distincts pour que cette paix fût sérieuse. Colbert ne modifia pas ses sentimens sur les opérations de Fouquet. Quant à ce dernier, il conserva toutes ses craintes, tous ses soupçons sur les dispositions du cardinal, et ces craintes lui firent de nouveau mettre la main à un projet de révolte qu'il avait ébauché en 1657, et dont le manuscrit fut trouvé plus tard dans ses papiers.

Telle était la position du surintendant en 1659. Deux ans après, au mois de mars 1661, le cardinal Mazarin mourut. On sait comment il recommanda Colbert au roi. "Sire, je vous dois tout, dit-il à Louis XIV, mais je crois m'acquitter en quelque sorte avec votre majesté en lui donnant Colbert." Le cardinal ne pouvait rendre à la France un plus grand service, ni porter à Fouquet, sans le nommer, un coup plus terrible. Cependant le poste de premier ministre était vacant, et la vanité, la présomption du surintendant étaient telles qu'il ne crut pas que le roi pût jeter les yeux sur un autre que lui. Jusqu'au jour même de la mort du cardinal, et par déférence pour lui, Louis XIV lui avait laissé tout le soin du gouvernement. L'étonnement fut général lorsque, au premier conseil qui suivit la mort de Mazarin, il prévint ses ministres qu'à l'avenir ils eussent à lui parler directement de toutes les affaires, ses intentions étant qu'il ne fût donné aucune signature, aucun ordre, aucun passe-port sans son commandement. On espérait, il est vrai, que ce beau zèle ne durerait pas, et que le roi retournerait bientôt aux chasses, aux ballets, aux plaisirs. Telle était surtout l'opinion et l'espérance de Fouquet. Depuis la mort du cardinal, Fouquet se croyait plus en faveur qu'il n'était. Vainement ses amis l'engageaient-ils à se défier des apparences, et surtout à ne rien déguiser au roi de la véritable situation des finances. Il avait cru se mettre en règle en priant un jour le roi de lui pardonner ce qui avait pu se faire d'irrégulier dans le passé à cause de la difficulté des temps, et le roi lui avait en effet répondu qu'il lui pardonnait. C'était une occasion admirablement propre pour se conformer dorénavant aux règles de la comptabilité imposées par l'organisation des finances, et qui avaient été abandonnées depuis longtemps ; mais il lui eût fallu pour cela modérer sa dépense, et supprimer les pensions qu'il faisait à tous les courtisans de sa prospérité. Fouquet n'en eut sans doute pas la force. Sans tenir aucun compte des avis que Pellison, Gourville et d'autres amis lui donnaient sur les menées de Colbert et de M^{me}. de Chevreuse, qui avait détaché la reine-mère de son parti, il persista à fournir des états dont Colbert, nommé intendant des finances depuis la mort de Mazarin, démontrait chaque jour la fausseté au roi. En même temps, le roi, désirant pousser jusqu'à ses plus extrêmes limites l'expérience qu'il avait

commencée, le recevait toutes les fois qu'il le désirait, et lui témoignait une bienveillance marquée. Ainsi, pendant que quelques uns, les mieux avisés, mais le plus petit nombre, ne doutaient pas de l'imminence de sa chute, d'autres le croyaient destiné à hériter de la faveur et de la toute puissance du cardinal. Naturellement, Fouquet ajoutait foi aux pronostics de ces derniers, et déjà ses collègues remarquaient un changement insupportable dans son humeur. D'un autre côté, tout le monde se plaignait des airs de plus en plus altiers et hautains, des manières orgueilleuses de sa femme. Sa mère seule avait la réputation d'une bonne et sainte femme, et l'on racontait qu'elle gémissait de ses dissipations au point de souhaiter un terme à la faveur dont il jouissait. On a vu plus haut qu'il était en même temps surintendant des finances et procureur général du parlement de Paris. Cette dernière charge, la plus considérable du royaume après celle de premier président, lui donnait une consistance immense auprès de sa compagnie, de tout temps fort jalouse, comme on sait, des immunités accordées à ses membres, et, en cas de procès, ne le rendait justiciable que d'elle seule, ce qui présageait un acquittement inévitable. Comment éviter un pareil résultat ? Il paraît que, dans cette occasion, Colbert prêta les mains à une intrigue où l'on regrette beaucoup, pour l'honneur de son caractère, qu'il se soit trouvé mêlé. Le roi avait déclaré qu'il ne nommerait jamais chevalier de ses ordres un homme, quelque notable qu'il fût, s'il était ou *de robe* ou *de plume*, c'est-à-dire magistrat ou financier. Colbert persuada, dit-on, à Fouquet que l'intention du roi était de le nommer chevalier de ses ordres, mais que la charge de procureur général dont il était investi mettait un obstacle invincible à ce dessein. Entraîné comme toujours, par sa vanité, Fouquet vendit sa charge 1,400,000 livres à M. de Harlay, et, sur une nouvelle insinuation de Colbert, offrit généreusement de faire déposer dans la citadelle de Vincennes, à la disposition du roi, qui avait paru le désirer, un million que M. de Harlay lui donnait comptant. Une fois ces précautions prises, le roi, fatigué de la comédie que Fouquet le forçait de jouer depuis quatre mois, eut hâte d'en finir, et sans la reine-mère il l'eût fait arrêter à Vaux même. Heureusement l'avis d'Anne d'Autriche prévalut, et Louis XIV n'eut pas plus tard à se reprocher cette déloyauté. D'ailleurs, il fut décidé, au retour de Vaux, qu'on retarderait l'affaire le moins possible. Le roi organisa donc pour les premiers jours du mois suivant, à l'occasion de la tenue des Etats de Bretagne, un voyage à Nantes dont le surintendant devait faire partie. Toutes les dispositions nécessaires furent mûries, combinées longtemps d'avance avec un soin minutieux, et l'on prit patience jusqu'au moment tout à la fois tant désiré et tant redouté.

En effet, la cour n'était pas sans inquiétude sur les résultats que pouvaient entraîner l'arrestation de Fouquet. On savait que, grâce aux pensions qu'il répandait de tous côtés, il avait de nombreuses créatures qu'on supposait dévouées à sa fortune. En outre, les troubles de la Fronde n'étaient pas déjà si anciens qu'on ne pût craindre d'en voir tenter un nouvel essai par un homme puissant, ayant à sa disposition, par sa famille, plusieurs places de guerre fort importantes, et possédant en propre un point très fortifié, Belle-Isle-sur-Mer, où l'on croyait qu'il avait fait cacher des trésors considérables, à l'aide desquels, favorisé par sa position au milieu de deux provinces très surchargées d'impôts et mécontentes, la Normandie et la Bretagne, il lui serait facile de fomenter une guerre civile. Enfin, le nouveau gouvernement

n'ayant encore donné aucune preuve de sa force, de sa puissance, il doutait de lui-même et s'exagérait les difficultés. On comprend donc ses craintes, ses hésitations, ses précautions. Louis XIV a dit, dans ses *Instructions au Dauphin*, que, "de toutes les affaires qu'il avait eues à traiter, l'arrestation et le procès du surintendant était celle qui lui avait fait le plus de peine et causé le plus d'embarras." Le voyage à Nantes avait un double avantage ; il isolait Fouquet de ses amis, et permettait de s'emparer presque en même temps de sa personne et de Belle-Isle avant qu'il lui eût été possible de mettre cette place en état de défense, et d'en enlever les trésors qu'on y supposait en dépôt.

La cour partit pour Nantes les derniers jours du mois d'août. Cependant le secret de ses projets n'avait pas été si bien gardé qu'il n'en eût rien transpiré au dehors. Au contraire, tout le monde paraissait s'attendre à ce que le voyage de Nantes serait marqué par quelque grand événement ; seulement, on croyait qu'il s'agissait d'une lutte d'influence entre Fouquet et Colbert, dont l'inimitié était devenue alors manifeste, et quelques personnes supposaient que ce dernier allait être définitivement éclipsé par l'étoile de jour en jour plus resplendissante du surintendant. Malgré le danger qu'il avait couru à Vaux, malgré les avis qui lui venaient de tous côtés, Fouquet lui-même partagea ces illusions jusqu'au dernier instant. Cela paraît incroyable, mais tous les mémoires du temps sont unanimes à ce sujet, et un tel excès d'imprévoyance ne fait que mieux éclater son inconcevable légèreté. Et pourtant, dans une conversation avec Loménie de Brienne, la veille de son départ de Paris, il dit à celui-ci d'un air triste et abattu que plusieurs personnes l'informaient d'un méchant projet qui se tramait contre lui, que la reine-mère elle-même l'en avait fait avertir, que sa fortune était fort compromise à cause des grandes dettes qu'il avait contractées pour le service de l'Etat, mais qu'il était résigné à tout, ne croyant pas cependant que le roi voulût le perdre. Puis il ajouta :

— Pourquoi le roi va-t-il en Bretagne, et précisément à Nantes ? Ne serait-ce point pour s'assurer de Belle-Isle ?

— A votre place, répondit de Brienne, j'aurais cette crainte et je la croirais fondée.

Nantes ! Belle-Isle ! Nantes ! Belle-Isle ! répéta Fouquet à plusieurs reprises. M'enfuirai-je ? Mais où me donnerait-on protection, si ce n'est à Venise ?

— Je l'embrassai les larmes aux yeux, dit de Brienne, et je ne pus m'empêcher de pleurer ; il me faisait compassion et il en était digne.

Mais ce n'était là qu'un éclair de prudence, et Fouquet se décida à partir quoique malade ; il arriva à Nantes avec la fièvre tierce. Trois ou quatre fois dans la journée le roi envoyait savoir de ses nouvelles. Le 4 septembre, de Brienne alla deux fois chez lui pour savoir si le roi pourrait le voir le lendemain de bonne heure ayant le projet de partir pour la chasse dans la matinée. Il le trouva dans sa robe de chambre, couché sur son lit, le dos appuyé contre une pile de carreaux. De Brienne lui dit qu'il venait de la part du roi savoir comment il se portait.

— Fort bien, à ma fièvre près, qui ne sera rien. J'ai l'esprit en repos, et je serai demain hors de mes inquiétudes. Que dit-on au château et à la cour ?

— Que vous allez être arrêté.

— Puyguilhem vous l'a-t-il dit ? En tout cas, il est mal informé et vous aussi ; c'est Colbert qui sera arrêté et non moi.

— En êtes-vous bien assuré ? lui dit de Brienne.

M3.

— On ne peut l'être mieux. J'ai moi-même donné les ordres pour le faire conduire au château d'Angers ; c'est Pellisson qui a payé les ouvriers qui ont mis la prison hors d'état d'être insultée.

— Je le souhaite, répondit de Brienne ; mais Puyguilhem vous trompe ; vos amis craignent fort pour vous. Toutes les manigances qui se font au château ne me plaisent guère, et les précautions qu'on a prises de condamner les portes de la salle, la table du roi couverte de papiers et de lettres de cachet qu'on apporte par douzaine de chez M. le Tellier, Saint-Aignan et Rose toujours en sentinelle dans le petit corridor, tout cela ne vous présage rien de bon.

— C'est moi, dit Fouquet d'un air fort gai, qui ai donné au roi tous ces avis, afin de mieux couvrir notre jeu.

— Dieu le veuille, mais je n'en crois rien, que dirai-je au roi de votre part ?

— Que j'entrerais dans mon accès quand vous êtes arrivé ; mais qu'il ne sera pas long, je pense, et que cela n'empêchera pas que je ne sois demain d'assez bonne heure à son lever.

Or, voici ce qui se passa le lendemain. La lettre suivante, que Louis XIV écrivit à sa mère, après l'arrestation de Fouquet, donne sur cet événement les détails les plus authentiques. C'est une des pièces les plus curieuses de cette curieuse affaire, et, bien qu'elle ait déjà été imprimée, il importe de la reproduire ici en entier.

« Nantes, 5 septembre 1661.

« Madame ma mère, je vous ai déjà écrit ce matin l'exécution des ordres que j'avais donnés pour faire arrêter le surintendant ; mais je suis bien aise de vous mander le détail de cette affaire. Vous savez qu'il y a longtemps que je l'avais sur le cœur, mais il m'a été impossible de le faire plus tôt, parce que je voulais qu'il fit payer auparavant 30,000 écus pour la marine, et que d'ailleurs il fallait ajuster diverses choses qui ne se pouvaient faire en un jour, et vous ne sauriez imaginer la peine que j'ai eue seulement à trouver le moyen de parler en particulier à d'Artagnan ; car je suis accablé tous les jours par une infinité de gens fort alertes, et qui, à la moindre apparence, auraient pu pénétrer bien avant. Néanmoins, il y avait deux jours que je lui avais recommandé de se tenir prêt. . . J'avais la plus grande impatience que cela fût achevé. Enfin, ce matin, le surintendant était venu travailler avec moi à l'accoutumée. Je l'ai entretenu tantôt d'une manière tantôt de l'autre, et fait semblant de chercher des papiers jusqu'à ce que j'aie aperçu par la fenêtre de mon cabinet, d'Artagnan dans la cour du château, et alors j'ai laissé aller le surintendant, qui, après avoir causé un peu au bas de l'escalier avec la Feuillade, a disparu dans le temps qu'il saluait le sieur Le Tellier ; de sorte que le pauvre d'Artagnan croyait l'avoir manqué, et m'a envoyé dire par Maupertuis qu'il soupçonnait que quelqu'un lui avait dit de se sauver ; il le rattrapa dans la place de la Grande-Eglise, et l'a arrêté de ma part environ sur le midi. Il lui a demandé les papiers qu'il avait sur lui, dans lesquels on m'a dit que je trouverais l'état au vrai de Belle-Isle ; mais j'ai tant d'autres affaires que je n'ai pu les voir encore. Cependant, j'ai commandé au sieur Boucharat d'aller sceller chez le surintendant, et au sieur Ajot, chez Pellisson, que j'ai fait arrêter aussi. . . J'ai discours ensuite sur cet accident avec des messieurs qui sont ici avec moi ; je leur ai dit qu'il y avait quatre mois que j'avais formé mon projet, qu'il n'y avait que vous seul qui en aviez connaissance, et que je ne l'avais communiqué au sieur Le Tellier que depuis deux jours pour faire expé-

dier les ordres ; je leur ai déclaré que je ne voulais plus de surindendant, mais travailler moi-même aux finances avec des personnes fidèles qui n'agiront pas sans moi, connaissant que c'est le vrai moyen de me mettre dans l'abondance et soulager mon peuple. Vous n'aurez pas de peine à croire qu'il y en a eu de bien prenans ; mais je suis bien aise qu'ils voient que je ne suis pas si dupe qu'ils se l'étaient imaginé, et que le meilleur parti est de s'attacher à moi. J'oubliais de vous dire que j'ai dépêché de nos mousquetaires partout sur les grands chemins et même jusqu'à Saumur, afin d'arrêter tous les courriers qu'ils rencontreront allant à Paris, et d'empêcher qu'il n'y en arrive aucun devant celui que je vous ai envoyé."

On se figure sans peine la stupeur qu'un événement aussi extraordinaire causa à la cour. On ne tombe pas de si haut sans un grand éclat. De Brienne raconte qu'étant allé chez Fouquet dans la matinée de l'arrestation, il trouva sa demeure, gardée par des mousquetaires pendant qu'on mettait les scellés sur ses papiers. En retournant au château où résidait le roi, il rencontra une voiture dont la portière était fermée par un grillage en fer, et il put voir dans l'intérieur le surintendant, que d'Artagnan conduisait au château d'Angers. On sut plus tard que sur la route, partout où le bruit de l'arrestation de Fouquet avait transpiré, la foule s'était ameutée autour de sa voiture en poussant des imprécations. A Angers, l'exaspération contre le prisonnier fut surtout très vive, et d'Artagnan craignit de ne pouvoir s'en rendre maître avec ses cent mousquetaires. Pendant toute cette journée du 5 septembre, la terreur régna en quelque sorte à la cour, et de là se répandit ensuite à Paris et dans les provinces. De Lionne, l'ami intime de Fouquet, était devenu pâle et interdit en apprenant son arrestation ; mais Louis XIV le rassura en lui disant que les fautes étaient personnelles. Le capitaine des gardes de service, de Gesvres, était aussi une des créatures du surintendant. Comme on s'était défié de lui, il se plaignit très haut, de manière à être entendu du roi, et allait partout en répétant qu'il aurait arrêté non seulement son meilleur ami, mais son père, si le roi le lui eût commandé. C'est ainsi que Fouquet était récompensé des pensions secrètes qu'il faisait aux courtisans dans le but de se les attacher. En même temps on apprenait que Pelisson venait d'être arrêté, et que Mme Fouquet avait reçu l'ordre de partir immédiatement pour Limoges. Comment faire ? Dans cette maison où hier encore il se dépensait des millions, on n'avait plus le moyen d'entreprendre un voyage d'une centaine de lieues. Ami dévoué, Gourville fit demander au roi la permission, qu'on lui accorda de prêter 2,000 louis à la femme du surintendant, qui put alors partir pour Limoges, tandis que tous les autres membres de sa famille recevaient différentes destinations (1).

Indépendamment du courrier que Louis XIV avait adressé à la reine-mère pour l'informer de l'arrestation de Fouquet, il avait expédié également un de ses gentilshommes ordinaires, de Voulti, pour faire mettre les scellés dans les maisons du surintendant, à Paris, à Saint-Mandé et à Vaux. Un des chroniqueurs contempo-

(1) Voici un quatrain que l'on fit à cette occasion. On sait que Fouquet avait dans ses armoires un écureuil et Colbert une couleuvre ; Le Veiller avait trois lézards dans les siennes :

Le petit écureuil est pour longtemps en cage ;
Le lézard plus adroit fait mieux son personnage ;
Mais le plus fin des trois est un vilain serpent,
Qui, s'abaissant, s'élève et s'avance en rampant.

rains, qui a fourni le plus de particularités sur l'affaire de Fouquet, l'abbé de Choisy, raconte dans ses Mémoires que de Voulti arriva à Paris seulement douze heures après un valet de chambre du surintendant. Voici, d'après lui, comment le fait se serait passé : Toutes les fois que Fouquet voyait un peu de froideur avec la cour, il établissait des relais de sept en sept lieues, à droite ou à gauche de la grande route ; par ce moyen, dit l'abbé de Choisy, il avait toujours les nouvelles avant le roi et le cardinal. Aussitôt après son arrestation, son valet de chambre quitta Nantes sans rien dire à personne, rejoignit à pied le premier relais, creva les chevaux et porta le premier la fatale nouvelle à Mme Duplessis-Bellière. Celle-ci envoya chercher immédiatement l'abbé Fouquet, qui depuis quelque temps vivait en bonne intelligence avec son frère, et un des commis du surintendant, qui avait le secret de toutes ses affaires, Bruant des Carrières. On tint conseil. L'abbé Fouquet ne proposa rien moins que de mettre le feu à la maison de Saint-Mandé, afin de détruire tous les papiers qui pouvaient compromettre son frère. Mme Duplessis-Bellière trouva avec raison ce parti très dangereux, et fit observer que c'était perdre le surintendant, qu'on ne le condamnerait pas sans l'entendre, qu'on n'avait rien à lui reprocher depuis que le roi gouvernait par lui-même, et que, pour les temps antérieurs, il n'avait rien fait que par ordre du cardinal. On se sépara sans rien décider, et Bruant des Carrières, courant chez lui pour mettre ordre à ses papiers et ramasser quelque argent, se disposa à passer à l'étranger, où Fouquet, le sachant en sûreté, ne se fit pas faute plus tard de le charger, afin de dégager sa propre responsabilité. Il n'est pas jusqu'à Vatel, son intendant, qui, craignant d'être aussi inquiété, quitta furtivement Paris et passa en Angleterre, où il demeura quelques années avant de devenir le maître-d'hôtel du roi. Enfin Gourville lui-même qui de son côté avait pris depuis quelque temps toutes les précautions nécessaires, en faisant une exacte revue de ses papiers, se trouva compromis par ceux qu'on trouva chez le surintendant, et fut obligé de s'exiler. Quelques années après le procès de Fouquet, et grâce à des services diplomatiques qu'il avait pu rendre au roi, des amis puissants obtinrent pour lui la permission de rentrer en France, après avoir toutefois restitué, à l'épargne une somme de 500,000 livres, à laquelle il avait été taxé par Colbert, qui, malgré les sollicitations les plus pressantes, ne voulut jamais consentir à l'en décharger.

On mit donc simultanément les scellés sur tous les papiers du surintendant et on en fit l'inventaire. Les commissaires ne trouvèrent rien à Vaux, sinon une immense quantité de vaisselle, de beaux tableaux, de magnifiques tapisseries, de meubles du plus grand prix. La maison de Paris ne contenait rien d'important, ni en meubles, ni en papiers. C'est à Fontainebleau, dans l'appartement qu'il occupait au château, mais principalement à Mandé, qu'on fit les plus fâcheuses, les plus étranges découvertes. L'histoire de la mystérieuse cassette de Saint-Mandé a eu assez de retentissement. Cette cassette, dans laquelle Fouquet renfermait ses papiers les plus secrets, fut portée au roi, et il en résulta, dit-on, la justification complète de ce vers, tant de fois répété, dans lequel La Fontaine avait dit que *jamais surintendant ne trouva de cruelles*. Les noms les plus illustres, les plus respectés jusqu'alors furent compromis. Il n'est pas jusqu'à Mme de Sévigné elle-même dont on ne trouva des lettres dans la terrible cassette ; mais cette correspondance avait pour unique objet un de ses parens pour qui elle sollicitait quelque grâce. Ce qu'elle a écrit à

ce sujet à M. de Pomponne et à Ménage, mais surtout la vivacité des démarches qu'elle fit plus tard, authentiquement et hautement, en faveur du surintendant, suffirait au besoin pour la justifier. Une demoiselle d'honneur de la reine figurait dans la cassette pour une promesse à elle faite d'un cadeau de 50,000 écus. C'était le chiffre auquel les ennemis de Fouquet l'accusaient d'avoir taxé les résistances les plus rebelles. Plusieurs autres dames le remerciaient, celle-ci d'une maison qu'elle venait d'acquérir avec ses bienfaits, celle-là d'un don de 30,000 livres, ajoutant toutefois qu'elle n'avait pas de perles et qu'il mettrait le comble à ses bontés en lui en envoyant. En même temps, la cassette donnait la note des présents immenses faits par Fouquet aux personnages les plus puissans de la cour. C'étaient 600,000 livres au duc de Brancas, 200,000 au duc de Richelieu, 100,000 au marquis de Créquy. La première femme de chambre de la reine-mère, la Bauvais, y figurait pour 100,000 livres, et le poète Scarron pour 12,000 livres de gages. Malgré le secret que le roi recommanda sur le contenu de la fatale cassette, des noms et des chiffres transpirèrent. Le scandale fut immense. Toute la cour était dans des trances terribles, les uns parcequ'ils se trouvaient réellement compromis, les autres dans la crainte qu'on ne les soupçonnât de l'être. Ajoutez à cela que les libellistes et les pamphlétaires du temps se mirent à fabriquer et à faire imprimer en cachette une multitude de prétendues lettres trouvées dans la cassette de Saint-Mandé. Recherchées avec une avidité extrême, ces lettres coururent tout Paris, la France, l'étranger, au grand désespoir des familles qui y étaient nommées et de Fouquet, qui protesta plusieurs fois à ce sujet pendant le procès contre ce qu'il appelait la déloyauté de ses ennemis.

Les procès-verbaux des commissaires chargés de l'inventaire fournissent de curieux détails sur cette habitation que le surintendant avait à Saint-Mandé. On n'y trouva ni or, ni argent, ni pierreries, que très peu de vaisselle, "le surplus ayant été porté à Vaux, lors du grand festin ;" mais il y avait une serre contenant plus de deux cents orangers "plus, force plantes inconnues et barbares." Les commissaires remarquèrent aussi que le jardinier en chef, celui qu'on appelait le fleuriste, et dont Fouquet faisait le plus grand cas, était allemand et luthérien, qu'il avait appelé de son pays trois ou quatre autres luthériens et perverti un catholique qui travaillait sous ses ordres, "sans compter ajoute le procès-verbal, que le sieur Péliisson, principal commis du sieur Fouquet pour les affaires d'importance, est calviniste." Quant à la bibliothèque de Saint-Mandé, elle était sans contredit une des plus riches et des plus curieuses qu'il y eût alors en France. Deux cordeliers d'Espagne, admis par faveur à la visiter avec les commissaires, s'arrêtèrent principalement dans une pièce où étaient les Alcorans, les Talmuds, les Bibles, et remarquèrent un livre précieux d'un auteur espagnol dont le roi d'Espagne lui-même n'avait pas de pareil. On peut voir à la Bibliothèque royale le catalogue des livres du surintendant et le procès-verbal de la vente qui en fut faite au mois de septembre 1665, par les soins de trois libraires de Paris. Cette bibliothèque contenait environ six mille volumes. Il y avait plus de cinquante bibles, tous les Pères, toutes les histoires de l'Eglise, toutes les vies des saints, beaucoup d'ouvrages de géographie et sur les antiquités, tous les historiens grecs, latins et contemporains, plus de deux cents ouvrages de médecine, d'autres, et en grand nombre, sur les mathématiques, l'histoire naturelle, le droit civil, le droit canon, etc. Enfin plus de trois cents manuscrits. Je ne parle pas de

certain livre obscène que les commissaires eurent le bon esprit de brûler, "le trouvant si impudique et si infâme dit la relation, qu'il ne pouvait servir de rien qu'à corrompre l'esprit de ceux ou de celles entre les mains de qui il serait tombé." A côté de la bibliothèque, il y avait le cabinet des antiquités, tout rempli de statues, d'amulettes, de tables de marbres et de bronze, parmi lesquelles on remarquait principalement deux momies égyptiennes parfaitement conservées, ce qui fit dire aux commissaires que "le maître de la maison était *omnium curiositatum explorator*." L'inventaire constate enfin que l'on trouva dans un cabinet trois grands barils pleins de grenades de fer et de fonte, environ cinquante pots de grès pleins de poudre, plus six mousquets et deux pistolets si bien travaillés que les amateurs de curiosités ne pouvaient se lasser de les admirer.

Immédiatement après son arrestation, Fouquet avait été dirigé sur le château d'Anger, sous l'escorte de cent mousquetaires commandés par d'Artagnan. Dès ce moment, l'animosité de ses accusations se traduit maladroitement par une série non interrompue de mesures et de fautes qui éternisèrent le procès et aboutirent à un résultat tout différent de celui qu'ils avaient espéré. Les inventaires furent faits de la manière la plus irrégulière par les créatures de Colbert, qui, évidemment, aspirait à la survivance du surintendant, et lui avait porté dans l'ombre les plus terribles coups. Lui-même s'arrangea de manière à assister, bien qu'il n'en eût pas le droit et que les convenances le lui interdisaient, au dépouillement des papiers de Saint-Mandé ; et ce fut plus tard une opinion généralement accréditée qu'il avait soustrait ou fait soustraire des lettres qui auraient gravement compromis le cardinal, tout en atténuant les torts de Fouquet. Conformément à l'ancien projet de Colbert, on avait organisé une chambre de justice instituée spécialement pour la recherche des malversations imputées aux financiers. C'est devant elle que Fouquet eut à répondre, malgré ses énergiques protestations, fondées sur les termes mêmes de sa commission, d'après lesquels il n'était justiciable que du roi, et tout au moins sur sa qualité de *vétéran* qui, d'après les anciens usages et les précédens, lui conférait le droit de ne pouvoir être jugé que par le parlement. Au lieu de cela, on lui donna un tribunal spécial, exceptionnel. Assimilé à un simple financier, doublement déchu, il aurait eu à répondre devant une chambre de justice dont les membres avaient été choisis après coup parmi tous les parlemens du royaume. Enfin, le chancelier Séguier, président de la chambre de justice ; Talon, procureur général ; Foucault, greffier, et, en cette qualité, maître de toutes les pièces du procès ; le conseiller Pussort étaient formellement récusés par Fouquet, les deux premiers, comme ses ennemis personnels ; le troisième, comme un des serviteurs les plus dévoués de Colbert ; le dernier, comme oncle même de Colbert. On savait de plus que, derrière le président, le procureur du roi et le greffier, il y avait un autre agent de Colbert, nommé Berrier, qui dirigeait le procès avec une passion extraordinaire, et tellement manifeste qu'il en résulta bientôt une réaction marquée en faveur de Fouquet, non seulement dans le public, mais près de la chambre de justice elle-même.

C'est une observation déjà ancienne que la plupart des hommes savent mieux supporter les coups du sort, quelque terribles et inattendus qu'ils soient, que ses faveurs les plus éclatantes ; tant il est vrai que le bonheur selon le monde, ce bonheur objet incessant de nos rêves, n'est pas fait pour notre nature, et ne devient presque toujours pour nous qu'une occasion nouvelle et

plus certaine de faillir. Voyez ce qui arrive à Fouquet. Cet homme, qui hier encore marchait après le roi, et dont le roi lui-même redoutait la puissance, qui dépensait 10 millions pour se bâtir un palais digne de sa grandeur, au service duquel les premiers poètes et les premiers peintres de la France : La Fontaine et Molière, Corneille et Lebrun, prodiguaient leurs vers et leurs couleurs ; cet homme plein à la fois de vanité et d'orgueil ; ce joueur qui mettait 10,000 pistoles sur une carte ; ce dissipé qui ne craignait pas de gaspiller 50,000 écus ; 50,000 écus arrachés, volés au peuple ! pour la satisfaction d'un caprice, le voilà tout à coup précipité du faite de sa fortune et de ses emplois. Un mousquetaire lui a demandé son épée de la part du roi, et en un instant sa toute-puissance s'est évanouie comme une ombre ; le vide s'est fait autour de lui. Tout à l'heure il se disait : "Où ne monterai-je point ?" *Quo non ascendam ?* Il est tombé au fond d'un cachot, et non seulement lui, mais tous ses amis et tous ceux qui sont soupçonnés de l'être. Quelques uns ont échappé aux lettres de cachet : ce sont ceux qui, prévenus à temps, ont pu passer en Belgique et en Angleterre. Quant à sa famille, on la dissémine dans les provinces, on l'exile de la cour, afin qu'elle ne puisse pas même solliciter en sa faveur. Eh bien ! à peine arrêté, l'ambitieux, le joueur, le débauché redevient homme. Il semble qu'un bandeau soit soudainement tombé de ses yeux. Il s'aperçoit, il se souvient que le présent n'est pas toute la vie, qu'au delà de l'homme il y a Dieu, et il pense à sa mère que ses scandales et ses débordemens ont tant affligée, qui a tant prié pour lui. Cependant la fièvre n'avait fait qu'augmenter et son état était de nature à inspirer quelque inquiétude. Il demande un prêtre et un médecin. On lui accorde le médecin ; on lui refuse le prêtre. Il insiste, mais d'Artagnan est inflexible ; ses ordres portent qu'il ne doit lui donner un prêtre qu'à la dernière extrémité. Bientôt pourtant sa santé se rétablit, et on le conduisit d'Angers à Amboise, d'où on le fit partir pour Vincennes le jour même de Noël, malgré sa prière de renvoyer au lendemain. Nous avons dit que, sur toute la route, Fouquet fut accueilli par les injures du peuple. Voici comment il explique ces manifestations. Suivant lui, "un homme qui a été surintendant pendant neuf ans, dans un temps de misères, après des banqueroutes, après des guerres civiles, après le crédit du roi entièrement perdu, après M. le cardinal Mazarin enrichi de 50 millions partagés entre lui et les siens, sans omettre le sieur Colbert qui ne s'est pas oublié, l'administration d'un tel temps, dit Fouquet, fait d'ordinaire assez d'ennemis et donne assez d'aversion." Sans doute ;

mais cela excuse-t-il les folles dépenses, les prodigalités inouïes, les largesses scandaleuses, le jeu effréné ? Trois mois après, le 4 mars 1662, deux des conseillers faisant partie de la chambre de justice allèrent l'interroger à Vincennes, où il était toujours enfermé. D'abord, Fouquet déclina la compétence de ses juges ; on passa outre. Plus tard, il voulut exercer des récusations ; elles furent rejetées par un arrêt. Ensuite, comme il refusait de répondre, on lui signifia, ce sont les propres termes d'un réquisitoire de M. Talon, qu'on lui ferait son procès *comme à un muet*. Désespéré de ce qui lui paraissait une horrible injustice, mais puisant chaque jour dans les enseignemens de la religion et dans la lecture des livres sacrés une force nouvelle, il se soumit, tout en faisant cependant ses réserves, et l'instruction du procès put enfin commencer.

Je n'ai pas besoin de dire l'émotion, l'anxiété de ses amis à chacune des phases que ce procès célèbre eut à traverser, ni la curiosité avec laquelle tout le monde recherchait et accueillait les moindres nouvelles qui s'y rattachaient. Jamais en France, aucune affaire criminelle ne préoccupa à ce point les esprits. Il suffit, pour s'en convaincre, de relire les lettres que Mme de Sévigné écrivit à ce sujet à M. de Pomponne. Peu à peu, je l'ai déjà dit, l'opinion publique, d'abord très hostile à Fouquet, s'était retournée contre ses accusateurs, à qui l'on reprochait, avec raison, la violation de toutes les formes usitées et dont quelques uns faisaient preuve d'une passion au moins maladroite. A l'époque de son arrestation, on croyait n'avoir à poursuivre le surintendant que pour crime de péculat. Or, le bruit s'était bientôt répandu qu'on avait trouvé, dans ses papiers de Saint-Mandé, un projet de rébellion écrit, corrigé par lui à plusieurs reprises, et dans lequel il donnait à ses amis, les plus grands détails sur la marche qu'ils auraient à suivre dans le cas où on l'aurait fait arrêter. Ce papier, véritable plan de guerre civile, compromettait, disait-on, les personnes les plus considérables du royaume, et l'on avait trouvé comme pièces accessoires du projet de révolte, deux engagemens signés, l'un par un président au parlement, le sieur Maridor, l'autre par le sieur Deslandes, commandant la citadelle de Concarneau au nom de Fouquet, à qui elle appartenait, engagemens conçus tous les deux en termes singuliers, et qui donnaient une gravité de plus au plan de guerre civile écrit de sa main.

PIERRE CLÉMENT.

(A continuer.)

LES DEUX SŒURS.

HYMNE A LA VIERGE.

Nous devons à l'obligeance de M. A. de Puibusque, qui voyage maintenant en Amérique, la communication du morceau de Poésie suivant et de la nouvelle intitulée *Une retraite à la Trappe*. Nos lecteurs admireront comme nous l'avons fait nous-même, la grâce naïve et la fraîcheur d'une effusion poétique due à la jeunesse de l'écrivain, et ils liront avec non moins de plaisir, nous en sommes sûr, *Une retraite à la Trappe*. L'auteur a su mettre dans ces quelques pages tout l'intérêt d'un drame et des détails historiques très-curieux sur l'établissement de la Trappe et la vie de son fondateur le célèbre abbé de Rancé.

Nous nous flattons que M. de Puibusque, avant son départ du Canada, voudra bien nous permettre de reproduire encore quelques autres morceaux de ses œuvres littéraires.



Une cloche a retenti, tout s'éveille au village ;
Le jour qui vient de naître est un jour solennel ;
C'est le jour où l'on doit couronner la plus sage ;
La rose triomphale est déjà sur l'autel.

Voyez comme en silence, au seuil du presbytère
D'un peuple impatient le flot est suspendu ;
C'est-là que des vieillards le conseil délibère ;
C'est-là qu'un grave arrêt sera bientôt rendu.

Fraîches comme la fleur promise à l'innocence,
Vingt beautés dans l'église accourent à la fois,
Et le cœur palpitant de crainte et d'espérance,
Invoquent à genoux Notre-Dame des bois.

Ce n'est pas à leurs yeux cette Reine des Reines
Dont le fils est un Dieu, dont le ciel est la cour,
Et qui voit du sommet des grandeurs souveraines
Pâlir à son aspect l'astre immortel du jour.

Non, pour elles encor c'est la simple bergère,
La compagne, la sœur des filles d'Israël,
Qui sur l'aile d'un ange abandonna la terre,
Et sema dans son vol les roses du Carmel.

Un chapelet en main, la naïve Marie
A porté vers l'autel ses pas mystérieux ;
Sur la pierre sacrée elle monte, elle prie ;
Les parfums d'un beau soir sont moins purs que ses vœux :

“ O Sainte Vierge, o ma patronne,
“ Dit-elle, m'exauceras tu ?
“ Voici l'instant où la couronne
“ Est décernée à la vertu.
“ Ce n'est pas pour moi que j'implore
“ L'appui du ciel et ta faveur,
“ Oh non ! j'en suis indigne encore ;

NB.

“ C'est pour Thérèse, pour ma sœur.
“ On m'a dit que Dieu sur la terre
“ Nous envoya le même jour,
“ On me l'a dit, et notre mère,
“ Nous l'a prouvé par son amour ;
“ Mais c'est Thérèse la plus sage ;
“ Nuit et jour, tournant son fuseau,
“ Elle travaille, et son ouvrage
“ Est pour les pauvres du hameau.
“ Quand vient le tems de la feuillée,
“ Dès l'aube il faut voir son ardeur ;
“ Le soir encore de la veillée
“ Ses chants abrègent la longueur ;
“ A chaque vendange nouvelle,
“ A chaque nouvelle moisson
“ Thérèse est toujours le modèle
“ Que le pasteur cite au canton,
“ Et pourtant, cette récompense
“ Que tant d'autres briguent tout bas,
“ Pour elle vainement j'y pense,
“ Elle seule n'y pense pas.
“ Protège la donc, o Marie !
“ Qu'elle triomphe ! un tel honneur
“ Ne pourrait exciter l'envie,
“ Il n'étonnera que son cœur ;
“ Ma mère aussi fut couronnée ;
“ Mais, hélas ! sous la main du tems
“ Sa couronne tomba fanée ;
“ Un jour lui rendra son printemps ! ”

Tandis qu'elle priait, sa sœur priait pour elle ;
De leur bouche à la fois sortaient les mêmes vœux ;
Ils furent exaucés par la Vierge immortelle :
Au lieu d'une rosière, on en couronna deux.

ADOLPHE DE PUIBUSQUE.



UNE RETRAITE A LA TRAPPE. NOUVELLE.



DEUX voyageurs qui ne s'étaient jamais vus avaient été réunis à la même table dans une auberge du petit village de Soligny ; c'était vers la fin de l'automne. Le tems, souvent humide au milieu des marais du Perche, était sombre et froid ; quelques sarmens verts fumaient au fond de la cheminée, et la pluie qui tombait sans obstacle par l'immonce ouverture de l'âtre menaçait de les éteindre.

La conversation fut lente à s'engager ; l'un des étrangers, d'une figure jeune et mâle, portait dans tous ses traits l'empreinte d'une agitation violente ; ses yeux étincelaient par moment et semblaient, après avoir erré au hasard, revenir toujours se fixer sur un objet invisible, tandis que sa main distraite jouait avec son couteau comme avec une épée ; l'autre voyageur, déjà dans la maturité de l'âge, avait l'attitude calme et réfléchi ; à peine laissa-t-il échapper un signe d'impatience, lorsqu'un laquais vint lui annoncer que le maître de poste de Mortagne ne lui enverrait que le lendemain matin les chevaux qu'il avait demandés.

—Après tout, dit-il en s'installant à table, ce contre tems n'est pas sans compensation ; je pourrai faire connaissance avec Monsieur."

Le jeune homme inclina légèrement la tête ; mais conserva toute sa préoccupation ; craignant alors de s'être avancé en pure perte, son commensal ajouta d'un air rêveur :

—Cette mauvaise auberge sera pour moi une sorte de Lazaret ; il est assez sage, quand toutefois on en est quitte pour une quarantaine d'une nuit, de ménager la transition ; un passage trop rapide de l'obscurité à la lumière éblouirait ; du silence de la Trappe au bruit du monde, ce serait étourdissant." En parlant ainsi, il tira des tablettes de sa poche, écrivit quelques notes au crayon, et se mit tranquillement à souper.

—“ Vous arrivez de la Trappe, monsieur, dit le jeune voyageur que ce nom avait comme réveillé en sursaut.

—“ Oui, j'en viens à l'instant. . . . Et vous, monsieur, vous y allez peut-être ?

—“ Je ne sais encore. . . .

—“ Voilà comme on se croise sur les chemins de cette vie ! . . .

La chartreuse vous intéressera, j'en suis sûr, ça ne ressemble à rien de ce qu'on voit ailleurs ; on accourait de cent lieues ne fut-ce que pour entendre chanter le *Salve Regina* ; quand tous les religieux, prosternés dans les ténèbres, la face contre terre, entonnent le premier verset, il y a de quoi être épouvanté. . . . c'est admirable.

—“ Je n'ais loin de songer à un voyage d'agrément, Monsieur. . .

—“ A la bonne heure : dans cette saison, l'on ne peut avoir en vue qu'une retraite, mais retraite ou visite, tout est opposition, tout devient enseignement pour l'homme du monde ; , voici trois fois, pour mon compte, que je passe de la cour à la Trappe, et ma philosophie se trouve à merveille de ce régime de contrastes ; j'apprends dans ma Thébàide à supporter Versailles ; ce n'est pas peu dire."

Le philosophe grand seigneur qui tenait un tel langage, ce sage

dont les orgueilleuses bouderies avaient besoin de la solennité d'un cloître, était le Duc de Saint-Simon, écrivain satirique, ennemi capricieux de Louis XIV, qui, chaque fois qu'il sortait de ce lieu de pénitence où les passions et les vanités doivent s'amortir, n'était que plus enclin à une âpre censure, et surtout que plus épris de l'importance de sa Duché-Pairie. Pressé de questions par le jeune voyageur, il entra dans des détails étendus sur l'établissement des trappistes et sur la réforme radicale que l'abbé de Rancé y avait opérée.

C'était là un des plus étranges événemens du dix-septième siècle. Une communauté dissolue rappelée tout à coup aux austérités des anachorètes en regard de cette France du grand roi dont la civilisation fastueuse mêlait l'ivresse des plaisirs à la féerie des arts et enveloppait de splendeurs tant de corruptions sociales ! Rancé n'avait pu attaquer les abus qu'en exposant sa vie ; les solitaires de la Trappe, uniquement occupés de la chasse et toujours les armes à la main, avaient voulu le jeter dans les étangs ; grâce à leur incurie, les édifices étaient en ruine ; les jardins s'étaient couverts de ronces, la chapelle n'avait qu'un toit défoncé ; l'abbaye, en un mot, n'offrait plus au dedans que l'aspect d'un repaire de bêtes fauves, et au dehors que l'image d'un cloaque fangeux ; les bois pourris, charriés de la forêt par les pluies d'hiver, croupissaient dans les étangs et infectaient la vallée. Tel fut l'autel où vint s'offrir en holocauste celui qui n'avait connu que les délices de l'opulence, et dans un âge où les passions n'ont encore rien perdu de leur activité, où l'ambition est dans toute sa force, où l'habitude des jouissances prend le caractère d'un besoin. Rancé avait en perspective dans le monde l'éclat des dignités, le faste des richesses, la pompe des cours ; il préféra l'isolement, la pénitence, la misère.

Un historien n'aurait eu qu'à être vrai pour écrire quelques belles lignes sur un pareil dévouement ; un philosophe digne de ce nom se serait souvenu des stoïciens de l'antiquité et aurait cherché à se rendre compte de l'effort plus qu'humain qui détache un homme de lui-même pour le rendre son propre bourreau, ce n'était pas là, en effet une de ces vertus d'apparat qui posent et qui se font regarder ; le long martyr du cénobite ne voulait être vu que du ciel ; mais le duc de Saint-Simon, avide de chronique avant tout, était plus porté à se ranger du côté de la malignité ou du scandale.

—“ Ce bon abbé, dit-il, d'un ton railleur, il aime aussi les contrastes ; mais ce qui n'est qu'un goût chez moi est une fureur chez lui ; il a sauté d'une extrémité à l'autre de la vie, et je suis curieux de savoir comment il finira ; il faut qu'il meure sous le froc pour que j'ajoute foi à sa conversion ; jusque là, fut-il sexagénaire, je m'attendrai toujours à le voir reparaitre tel qu'on l'a vu aux petits soupers de la duchesse de Montbazou, récitant de très jolis madrigaux, et lançant force épigrammes dont la plus innocente valait bien deux *mea culpa*.

“ Pour savoir où il en est à présent de sa fièvre d'austérité, j'aurais désiré m'entretenir avec lui ; j'en ai exprimé le vœu dans tous mes voyages, et je n'ai pu y parvenir. La loi du silence

qu'il a imposée à ses religieux s'étend jusqu'à lui ; sa réforme l'absorbe ; c'est un auteur enterré dans son œuvre ; hier, fatigué d'une retraite de cinq jours, et ne sachant comment me soustraire à l'ennui, je me suis donné une occupation assez bizarre ; j'ai imaginé d'écrire, pour les mémoires du tems, deux journées de mon invisible reclus ; son début dans le monde et sa fuite dans le cloître ; . . . elles font équilibre ; c'est la dernière journée, la journée du dénouement qui jettera dans la balance le poids qui doit la faire pencher d'un côté ou de l'autre, et celle là, Dieu sait quel lieu en sera témoin !”

Après cette ouverture, le noble duc n'avait pas besoin d'être beaucoup prié pour montrer ses tablettes ; aussitôt que la nappe fut retirée, il fit jeter quelques mottes de tourbe dans le foyer, et lut ce qui suit à la lueur vacillante d'une grosse lampe d'étain suspendue au plafond :

1639.

“ On nous fait passer de merveille en merveille ; certes, le pauvre Concini jaloux de son successeur ne manquerait pas de se reprendre s'il n'avait pas été suffisamment pendu. Le cardinal-ministre ne se contente plus du rôle subalterne de Mécène ; c'est Auguste en personne, mais auguste galant comme François Ier ; il vient d'accueillir avec une joie d'enfant la dédicace d'une traduction des odes d'Anacréon. Si son académie ne devient pas épicurienne, ce ne sera pas sa faute ; le plaisant de l'affaire c'est que l'auteur ne s'appelle ni Boisrobert, ni Scudéry, ni Desmaretz, ni Colletet, ni Chapelain, il n'appartient ni à l'Olympe ni au Parnasse du palais-Cardinal, c'est un abbé, le Bouthilier de Rancé, fils du riche Seigneur de Véret ; on dit qu'il est très jeune, et l'on raconte déjà mille traits de lui qui annoncent une nature toute érotique ; il a confondu le salon des gardes par la gaité de ses saillies : “ Vive Monseigneur de Richelieu, s'écria-t-il en sortant du cabinet du ministre, je viens de lui offrir le bréviaire des payens, et il m'a donné en échange un beau prieuré ! ” Un mousquetaire, qui passe pour avoir la plaisanterie mauvaise, lui demanda s'il n'avait encore que ce bénéfice là, “ à Dieu ne plaise répondit le joyeux abbé sans se déconcerter ; ce serait bon pour Godeau, le nain de Julie ou pour quelque cadet ; le droit d'ainesse qui m'est échu m'a fait du même coup chanoine de Notre-Dame de Paris, abbé commandataire de la Trappe, de Notre-Dame du Val, de Saint-Symphorien de Beauvais, et en outre, prieur de Notre-Dame de Boulogne et de Saint-Clémentin ; quand on prend des bénéfices, on n'en saurait trop prendre. ”—Superbe maxime, dit le mousquetaire, si vous l'avez traduite d'Anacréon, le Grec mérite d'être la langue des Arabes ; mais est-ce tout ? n'avez-vous pas encore quelque autre chose, pauvre abbé ?—“ J'oubliais, en effet, répliqua vivement Rancé qui perdait patience ; j'ai commencé par être chevalier de Malte, et en cette qualité, j'ai reçu de mon oncle le commandeur une épée qui est à votre service, monsieur.”

La provocation était trop directe pour qu'un galant homme put la laisser sans réponse ; le mousquetaire releva le gant et il en fut pour ses frais ; la réputation de sa lame jusqu'alors toujours heureuse et glorieuse y passa ; touché en plein corps, il put méditer à son aise pendant cinq mois sur l'excellence des épées de Malte.”

1657.

“ Il n'est bruit que d'un drame effroyable. Abeillard et Héloïse sont à jamais détronés ! l'homme aux aventures romanesques, le Nemrod de toutes les chasses à courre, le héros de toutes

les folies et de tous les duels, l'abbé de Rancé, enfin, vient d'être frappé d'un coup terrible ; on ne sait encore si c'est à la tête ou au cœur.

“ Sa belle amie, la ravissante Duchesse de Montbazou est morte : six jours ont suffi pour l'enlever, et il n'en a rien su ; aucun de ses gens n'a osé l'en instruire ; revenu subitement de la campagne, il a couru chez elle comme d'habitude, et il est entré dans son appartement le sourire sur les lèvres. Qu'on se figure sa stupeur à la vue du cercueil ; il s'est précipité dessus avec désespoir, il l'a ouvert d'une main égarée ; mais en écartant le lincoeil, il a fait rouler sur le parquet la tête sanglante de la Duchesse ; le cercueil, dit-on, s'était trouvé trop court d'un demi-pied, et les ouvriers au lieu d'en faire un autre, avaient préféré détacher la tête du corps pour gagner la longueur qui manquait. . . .” Que cette version soit vraie ou fausse, peu importe ; ce qu'il y a de certain, c'est que l'abbé a vu le saint esprit dans ce coup de foudre et se croit mort au monde. A peine sa famille peut-elle lui arracher quelques paroles ; il est sans cesse en méditation ou en prière. Cette vie commencée à la Saint-Augustin voudrait-elle finir à la Saint-Bruno ? personne ne le croira ; pourtant, la métamorphose est en bonne voie.

“ Mon fils, vous êtes commandataire des abbayes qui causent le plus d'affliction à l'église, lui disait récemment encore Gilbert de Choiseul ; n'y ramènerez-vous jamais la discipline ? dussiez-vous n'en réformer qu'une seule, faites-le pour l'exemple ; essayez de résider.”—moi, me faire frocard ! . . . répondit Rancé avec indignation, vous n'y pensez pas, Monsieur l'évêque de Comminges, plutôt renoncer à tous mes bénéfices que de les conserver au prix d'un jour de ma liberté !” Et le voici maintenant qui, après avoir vendu sa terre de Véret à l'abbé d'Effiat, et en avoir donné tout l'argent à l'hôtel-Dieu de Paris, se démet de ses prieurés, de ses abbayes, de tout enfin à l'exception de la lugubre et misérable chartreuse de la Trappe où il va s'emprisonner et qu'il essaie de ramener à l'étroite observance, en y détruisant lui-même les abus sans nombre que son exemple y a fait pulluler. Ce que l'on rapporte des rigueurs de ce second Clairvaux fait frémir ; le courage le plus ferme, la santé la plus robuste, l'esprit le plus résigné sauraient difficilement y résister, il faudrait les forces d'un saint, et jusqu'ici notre abbé, extrême en tout, n'a eu que les faiblesses d'un homme.”

Cette lecture faite d'un ton mordant n'amena pas un seul sourire sur les lèvres du jeune étranger ; elle le rendit au contraire plus sérieux et plus sombre :

—“ Monsieur, dit-il après un moment de silence, je regrette que vos jugemens s'arrêtent à une époque déjà si éloignée de nous ; assez d'années déposent en faveur de la conversion du malheureux Rancé pour qu'elle n'ait plus besoin, ce me semble, du témoignage de son dernier jour. . . . Ah ! dans l'intérêt de l'humanité entière, ajouta-t-il d'une voix exaltée et les yeux levés au ciel, ne cessons pas de croire à la vertu du repentir ; nous étoufferions le remords sous le désespoir. Ma pensée plus confiante que la vôtre achève dans le calme la destinée que vous avez laissée dans la tempête ; je vois le martyr s'asseoir consolé au seuil de Péternité, et je donnerais tout ce qu'il me reste de jours pour pouvoir m'élever d'expiation en expiation jusqu'à la paix de sa conscience.”

—“ Vous m'étonnez, s'écria le duc de Saint-Simon, que pouvez-vous donc avoir à vous reprocher, vous si jeune encore ?

“ Un crime. Monsieur.

- “ Un crime !
—“ Oui, et le plus grand des crimes après le parricide.
—“ Que voulez-vous dire ?
—“ J’ai tué mon frère !
—“ Vous ! . . . se peut-il ?
—“ Moi-même ! . . . je l’ai tué, vous dis-je !
—“ Et vous ne craignez pas de l’avouer ?
—“ Au contraire ; je voudrais qu’il y eut mille témoins ici pour m’entendre ! leurs malédictions me feraient du bien ; elles couvriraient le cri de mes remords !”

Le duc peu porté à s’émouvoir, mais toujours prêt à recueillir des anecdotes, sollicita une explication et l’obtint.

Le jeune étranger se nommait Arthur Deschamps ; il était d’une vieille famille de Normandie qui lui avait acheté une compagnie aux carabiniers du roi ; dès son entrée dans ce corps, il en était devenu le fléau ; en l’espace d’un mois, il avait eu jusqu’à dix duels, et dans chaque rencontre il avait fait une victime ; son frère Sigismond, qui servait avec lui, marchait sur ses traces, et l’imitait en tout avec un affreux bonheur ; aussi, l’un et l’autre étaient-ils trop redoutés pour ne pas être haïs. Tandis que le régiment tenait garnison à Orléans, on apprit que tous deux adressaient leurs hommages à la même héritière ; c’en fut assez pour inspirer une vengeance aussi lâche que cruelle ; on parvint dans le tumulte d’une orgie à soulever tout ce qu’il y avait en eux de sentimens jaloux.

—“ Nos têtes déjà troublés par les vapeurs du vin, dit Arthur, s’égarèrent à la fois ; nous n’avions qu’à porter la main à notre côté pour y trouver une épée ; ce fut notre premier mouvement ; une fatale habitude nous entraîna, et dans le cercle qui nous entourait, il n’y avait aucun ami pour se jeter entre nous ; on m’a raconté, (car, pouvais-je savoir ce que je faisais ?) que, dès que les épées avaient été tirées, je m’étais précipité avec rage sur mon frère, et que je l’avais percé de part en part ; je n’ai qu’un souvenir, qu’un seul, c’est celui de sa chute . . . de sa mort ; il m’atteignit en tombant, et malgré le nuage qui couvrait mes yeux, je crus voir mon sang se mêler au sien . . . Nous avons été abandonnés sur le pavé ; j’en fus relevé sans connaissance ; puis, au lieu de me laisser mourir, on me rendit à la vie ; une lettre de cachet me confina dans une prison d’état, j’y passai trois ans, délaissé de toute la terre comme un objet d’horreur, sans nouvelles, même de ma famille, seul enfin, toujours seul entre mon crime et ma conscience.”

“ Il paraît, cependant, que l’on a pris en considération la sincérité de votre repentir et que l’on s’est intéressé à votre sort, puisque vous avez été remis en liberté ; il est si rare que les prisons d’état rendent leur proie.

—“ On a eu besoin de mon cachot, le geôlier ne m’a rien dit de plus. Qui aurait pu, je le demande, s’exposer à mes remerciemens ? Libre depuis peu de jours, je n’ai pas cherché à franchir la barrière qui me sépare du monde ; j’ai senti qu’elle devait être éternelle, et je viens voir si le cloître ne me trouve pas trop coupable pour me donner asile.”

Le Duc de Saint-Simon, très fort sur l’étiquette des grands sentimens, n’avait aucune sensibilité ; mais il avait trop de tact pour mettre le doigt sur une plaie vive ; laissant ce soin aux mains qui touchent toutes les douleurs, il se contenta de faire quelques doléances sur le duel qu’il appela une déplorable nécessité, et le lendemain, avant de partir, voulant donner au jeune officier une marque particulière d’intérêt, il lui recommanda de ne pas s’exagérer sa position, en cherchant dans la retraite un tombeau, tan-

dis que, coupable involontaire, il n’avait que des consolations à y puiser :

—“ Surtout pas de vœux ! lui cria-t-il en le saluant du fond de sa chaise de poste, comme ces médecins qui prescrivent en courant une dose d’opium aux malades qu’il leur semble plus facile d’endormir que de guérir.”

L’hospitalité tenait les portes du monastère toujours ouvertes au voyageur ; il devait être reçu, suivant les termes du règlement, comme un envoyée de la Providence ; mais le pénitent n’était admis dans la communauté qu’après avoir prouvé par un long et dur noviciat la sincérité de sa vocation ; aucune souffrance, aucun remords n’étaient exceptés ; l’impatient Arthur dut se courber sous cette règle inflexible ; plusieurs années de macérations, de jeûnes, de larmes, de prières éteignirent en lui le vieil homme ; son âme se calma en se purifiant ; il parut naître enfin à une nouvelle vie, et ce fut alors seulement que l’abbé régulier, Jacques de la Court consentit à recevoir sa profession.

Depuis longtems, Rancé, descendu de lui-même au rang de simple religieux, avait confié à des mains plus jeunes que les siennes la direction de la Trappe ; il était accablé d’infirmités ; plusieurs ulcères dévoraient son corps décharné ; mais sous l’aiguillon des douleurs, aucune plainte ne s’échappait de sa bouche ; il achevait silencieusement de mourir.

L’heure qu’il attendait vint enfin ; dès qu’il en sentit l’approche, il fit un signe du bras que la paralysie n’avait pas encore atteint, et l’infirmier l’étendit aussitôt sur la paille et la cendre. L’évêque de Séz qui venait d’arriver, se joignit aux pieux cénobites pour l’assister, et recita à voix basse avec eux la prière des agonisans. Les yeux du réformateur, ranimés par degrés, brillaient d’une flamme plus vive à mesure que l’hymne de délivrance retentissait dans son cœur ; il demanda à baiser le christ qui était suspendu devant lui ; un trappiste se leva à l’instant et s’empressa de le satisfaire, mais dans les efforts qu’il réitéra avec précipitation pour détacher le crucifix de la muraille, sa tête vint à se découvrir, et en même temps, un cri se fit entendre près du lit funèbre ; le moine stupéfait s’arrêta :— Mon frère ! mon frère ! s’écria-t-il, hors de lui, et il demeura immobile et sans voix. C’était le malheureux, le coupable Sigismond ; sauvé comme par miracle après la blessure qui avait déchiré sa poitrine, il avait devancé son frère dans le séjour de la pénitence, et leurs remords avaient souvent gémi ensemble sans se reconnaître.

Arthur, oubliant dans son trouble qu’il avait renoncé à toutes les affections humaines, aurait voulu s’élancer dans les bras qui lui étaient ouverts et y chercher le pardon qu’il n’avait pu obtenir de sa conscience ; mais la mort était là ! il fallait la respecter . . . il fallait s’incliner et se taire ; l’infortuné couvrit son visage de ses mains et s’efforça de comprimer ses sanglots.

Rancé avait reçu la confession de celui des deux frères qui était entré à la Trappe pendant son administration ; l’autre lui était inconnu ; en ce moment suprême, son cœur généreux sourit à la pensée d’une réconciliation ; il se souleva avec peine, et fit signe aux deux religieux prosternés près de lui de s’embrasser ; ils obéirent avec transport, et leurs paupières desséchées retrouvèrent des larmes d’attendrissement et de bonheur. Ce baiser fraternel, ce sublime baiser d’amour et de paix fut la dernière félicité de Rancé dans ce monde ; lorsque Sigismond et Arthur, agenouillés de nouveau, eurent reçu sa bénédiction, il pressa le crucifix sur son cœur, et tournant les yeux vers le ciel qui s’ouvrait sans doute à sa vue, il expira.

ADOLPHE DE PUIBUSQUE.

INSTITUT CANADIEN.

DU TRAVAIL CHEZ L'HOMME.

LU DEVANT L'INSTITUT CANADIEN, LE 23 SEPTEMBRE, 1847, PAR ETIENNE PARENT, ECUYER.

Messieurs,



Le sujet dont je vais vous entretenir tient, d'une manière étroite, à celui que j'eus l'honneur de traiter, devant vous, l'année dernière ; et comme lui, il intéresse au plus haut degré la population canadienne en particulier et l'avancement de notre beau pays en général. En effet à quoi nous servirait de posséder des hommes profondément versés dans toutes les questions de l'économie politique, si toutes les classes du peuple n'étaient animées d'un vif amour du travail ; si elles ne se mettaient par là même en état de tirer parti des savantes théories de l'économiste, comme de la sage législation de nos parlements ? Nous présenterions le spectacle monstrueux d'une belle tête sur un corps privé de bras et de jambes ; tronc mutilé capable de penser, mais non d'agir ; informe et inutile création.

Vous sentez déjà, sans doute, messieurs, que je ne viens pas vous parler ici de ce travail instinctif qui consiste, pour l'être organisé, à pourvoir à sa simple subsistance et à la conservation de l'espèce. Le brin d'herbe, l'humble vermisseau que vous foulez aux pieds, partagent ce travail avec nous. Comme nous, ils y sont portés par une impulsion interne, et innée, à laquelle nous obéissons comme eux.

Le travail dont je veux vous parler est ce travail que la brute ignore et ne connaîtra jamais ; le travail qui tire sa source, son mobile et sa raison, de cette intelligence qui, dans la nature visible, n'a été donnée qu'à l'homme sur le globe qu'il habite. Je veux parler de ce travail que l'homme s'impose, alors même qu'il a pourvu aux premiers besoins de la nature ; travail que l'homme poursuit autant par inclination, que pour les avantages qu'il s'en promet pour lui-même et pour les siens. Je veux parler de ce travail qui fait la prospérité, la force, la gloire des peuples ; de ce travail qui fit la Grèce et Rome ce qu'elles furent, qui a fait l'Angleterre et la France ce qu'elles sont, et qui fera des Etats-Unis, nos voisins, une puissance dont on ose à peine prévoir la grandeur ; de ce travail enfin, dont l'existence ou l'absence font les peuples rois et les peuples esclaves.

Mais, me dira-t-on, à quel propos venez-vous nous débiter cette thèse sur le travail ? quelle en est l'opportunité, l'actualité pour notre population ? Tout le monde ne travaille-t-il pas chez nous ? Eh ! bien, non, tout le monde ne travaille pas chez nous ; un grand nombre ne travaille pas autant qu'il le faudrait, tandis qu'un plus grand nombre encore ne travaille pas comme il le faudrait. Si tout le monde travaillait, aurions-nous vu, verrions-nous encore disparaître, les unes après les autres, toutes nos anciennes familles, dont plusieurs avaient des noms historiques ? Que sont devenus, que vont devenir les... mais la liste en serait trop longue et trop triste à entendre.

Lors de la nouvelle phase qui s'ouvrit à nous après la cession du pays, le peuple dut naturellement jeter les yeux sur les rejetons de ses anciennes familles pour trouver en eux des chefs, des guides dans la nouvelle voie qui se présentait, voie de progrès social, politique et industriel. Il n'avait plus besoin de capitaines pour courir les aventures : le temps de la gloire militaire était passé ; mais il lui fallait des négociants, des chefs d'industrie, des agronomes, des hommes d'état. Combien ont rempli cette mission nationale ? Les uns ont fui devant le nouveau drapeau arboré sur nos citadelles ; les autres se sont réfugiés dans l'oisiveté de leurs manoirs seigneuriaux ; d'autres ont couronné le nouveau pouvoir, qui les a négligés, et presque tous sont disparus par la même cause, l'oisiveté. Et le peuple, héréditairement habitué à être gouverné, guidé, mené en tout, ils l'ont laissé à lui seul : et s'il n'est pas disparu aussi lui, dès la seconde génération, on doit l'attribuer à une protection toute particulière de la Providence, et après elle au dévouement de notre excellent clergé, qui n'a jamais abandonné le peuple, et seul a entretenu au milieu de lui le feu sacré sur l'autel national. Avec le temps et au prix des plus grands efforts, il a su tirer du sein du peuple même, des hommes capables de conduire ses destinées, mais dont l'œuvre ne fait encore que de commencer. Hélas ! notre peuple ne sait pas encore lire. Heureusement que la génération croissante fait espérer quelque chose de mieux.

J'ai dit qu'un grand nombre d'entre nous ne travaillent pas autant qu'il le faudrait. J'ai peu lu, j'ai encore moins vu ; mais j'en ai lu et vu assez, pour me convaincre que nous travaillons beaucoup moins qu'on le fait ailleurs et autour de nous, dans les pays où l'on vise à un grand avenir, ou bien où l'on veut maintenir un glorieux passé. Ne nous abusons pas sur un point aussi important pour nous, surtout dans la position particulière où nous sommes. Observons seulement ce qui se passe au milieu de nous, et voyons si l'on remarque chez les nôtres en général et au même degré cette activité, cette ardeur du travail qui ne se ralentit jamais, qui s'empare de l'adolescent au sortir de l'école, pour ne le laisser qu'à la caducité. Et ce n'est pas toujours le besoin qui anime ainsi au travail. Non, ceux qui s'y livrent, pourraient le plus souvent vivre sans travail et dans l'aisance. C'est que l'Anglais travaille en artiste, pour l'amour même du travail. Ajoutez, j'y consens, pour l'importance que procure une grande fortune. C'est une belle ambition que celle-là ; elle tourne à l'avantage de la nation autant qu'à celui de l'individu, et je voudrais que tous mes compatriotes engagés dans les affaires en fussent animés. On ne verrait pas si souvent des maisons Canadiennes florissantes languir et se fermer, parce que le maître est las de travailler et veut jouir. On ne verrait pas non plus si souvent nos jeunes Canadiens aisés se borner à vivre de leurs revenus, si très souvent

ils ne mangent pas le fond, au lieu de s'engager dans de grandes et utiles entreprises, profitables à eux et à leur pays.

Si on travaillait autant qu'on le devrait, on n'aurait pas le regret de voir trop souvent des hommes fort intelligents ne savoir s'élever au-dessus de la sphère routinière d'une profession, et par un bon emploi de leurs loisirs, aggrandir le cercle de leurs connaissances, et par là les moyens de se rendre utiles à leur pays. Vous le dirai-je, j'ai vu des lettres d'hommes de profession assez distingués pulluler de fautes grammaticales des plus grossières. Que penser alors de ces connaissances générales qu'il n'est pas permis à un homme bien élevé d'ignorer ?

J'ai dit aussi qu'il y en avait parmi nous, et c'était le plus grand nombre, qui ne travaillaient pas comme il le fallait, et là je voulais faire allusion à cet esprit stationnaire et routinier qui embarrasse encore la marche de notre industrie, et l'empêche de progresser à l'égal de celle de nos voisins et des nouveaux arrivés au milieu de nous. L'industriel Anglo-Saxon, qu'il soit artisan ou cultivateur, entend, au moyen de son art ou de son métier, s'avancer, s'élever dans l'échelle sociale, et à cette fin il est sans cesse à la recherche des moyens ou procédés d'abrèger, de perfectionner son travail, et le plus souvent il y réussit. Il sait que tout est perfectible, que tout s'est perfectionné avec le temps ; il lit tous les jours dans son journal, que tel et tel qui ne valaient peut-être pas mieux que lui, ont introduit tel perfectionnement, fait telle découverte, . . . pourquoi n'en ferait-il pas autant ? Chez nous au contraire, nos industriels semblent croire que leurs pères leur ont transmis leur art dans toute la perfection dont il est susceptible. Ils vous regardent avec surprise, avec pitié même, si vous leur parlez d'amélioration ; et ils croient avoir répondu à tout lorsqu'ils ont dit : Nos pères ont bien vécu, faisant de cette manière ; nous vivrons bien comme eux. Eh ! bien, non, vous ne vivrez pas comme vos pères, on faisant comme eux. Vos pères vous ont légué votre art dans l'état où il était en Europe, il y a deux siècles ; mais pendant que l'art était stationnaire ici, il marchait là-bas. On y a introduit mille perfectionnements que vous ignorez vous, mais que n'ignorent pas ceux qui sont venus et viennent en foule se fixer parmi vous et autour de vous ; que n'ignorent pas non plus vos voisins que vous rencontrez sur les marchés où se règlent vos prix de vos produits. Non, ne vous flattez pas de vivre comme vos pères, lorsqu'ils étaient seuls ici. Hâtez-vous de vous mettre au niveau des nouveaux venus, sinon attendez-vous à devenir les serviteurs de leurs serviteurs, comme plusieurs d'entre vous l'êtes déjà devenus dans les environs des grandes villes. Hâtez-vous de faire instruire vos enfants, et regardez comme vos plus grands ennemis, ceux qui, dans des vues qui ne peuvent être que perverses, si elles ne sont le fruit d'un déplorable aveuglement, flattent de funestes préjugés, soulèvent de folles appréhensions, pour vous détourner de prêter la main à l'œuvre nationale de l'éducation du peuple. Si les lois existantes vous paraissent fautives, tâchez de les faire réformer, mais en attendant, exécutez-les de bon cœur. Que les sacrifices ne vous content pas, car vous allez décider, vous, la génération vielle, pour vos enfants et votre race, rien moins qu'une question de liberté ou de servitude, de vie ou de mort sociale et politique.

Maintenant que nous avons suffisamment établi, ce me semble, l'opportunité, l'utilité actuelle qu'il y a pour nous de s'occuper un peu de la question du travail, nous allons aborder de plus près notre sujet. Je n'ai pas besoin de vous dire que, la question du travail, tenant à ce qu'il y a de plus élevé dans la philosophie, la

morale, et l'économie politique, je n'ai jamais eu la pensée de traiter régulièrement un sujet, qui, pour l'être convenablement demanderait plus de temps, et surtout des talents et des connaissances que je n'ai malheureusement pas. Tout ce que je veux et puis faire, c'est de vous présenter quelques considérations propres à rehausser le travail, à le faire aimer et honorer et à en montrer l'obligation pour tout le monde. Et même dans le cercle modeste que je me trace, ne devez-vous pas vous attendre à un discours académique, conçu d'après les règles de l'oraison. Quand j'aurais eu les loisirs nécessaires pour préparer une composition régulière, je ne sais si j'en aurais eu le courage, tant les exigences et les habitudes de ma vie littéraire ont été opposées à un pareil travail. Ne vous attendez donc, Messieurs, qu'à une espèce d'improvisation ; car il y a, comme le savent ceux qui écrivent, une improvisation de la plume, aussi bien qu'une improvisation de la parole. Aussi nous allons entrer dans notre sujet, comme nous le ferions dans une promenade champêtre, marchant au caprice de notre imagination ; courant à chaque objet agréable à mesure qu'il se présentera, qu'il soit en avant, à droite ou à gauche ; revenant même quelques fois sur nos pas pour revoir un objet auquel nous n'avions donné qu'un coup d'œil en passant. De cette manière, notre course sera moins méthodique, mais peut-être gagnerons-nous en mouvement, en variété, une partie de ce que nous aurions obtenu avec l'ordre et la symétrie. Le seul objet que j'ai en vue et auquel il me soit permis d'aspirer, c'est d'attirer l'attention de la belle jeunesse qui m'écoute, sur quelques points saillants du sujet qui nous occupe ; de jeter dans son esprit quelques humbles germes qu'elle saura faire fructifier à son propre avantage, à celui même du genre humain, et à la gloire de Dieu. Si je puis contribuer à raffermir l'idée qu'elle a déjà, sans doute, de la haute origine comme de la noble fin du travail, à le lui faire aimer et honorer, et surtout à lui en inspirer le goût, qu'elle que soit la route que j'aurai suivie, j'aurai atteint mon but.

Quel est celui d'entre nous, qui n'ait pas rencontré ou connu de ces soi-disant bonnes mères, qui sont presque fières qu'on leur dise qu'elles gâtent leurs enfants, n'ayant jamais pensé, ou voulu croire aux conséquences fatales, qui résultent presque toujours pour ces malheureux enfants, de l'aveugle faiblesse de leurs parents. Passe encore pour les enfants issus de parents peu fortunés ; ceux-là on serait bien coupable de ne pas les habituer de bonne heure au travail. Il faudra donc surmonter sa tendresse de mère, et bon gré mal gré tenir le moutard à l'école jusqu'à la quinzaine ou la vingtaine, pour alors entrer dans une étude, un comptoir ou une fabrique. Mais le fils de Mme *** fi ! donc. M. George n'aura jamais besoin de gagner sa vie ; elle est toute gagnée. Ne serait-ce pas cruauté vraiment, de soumettre ce pauvre enfant à suer et sécher sur des livres ? Non ; M. George étudiera, si cela lui plaît, ce qui veut dire que M. George n'étudiera pas, et qu'au sortir du collège, s'il a bien voulu y aller, il ne saura rien, n'aura pris aucune habitude du travail, et ne sera bon à rien qu'à dépenser la fortune, que lui laisseront ses père et mère. Je suppose, cependant, que M. George est une bonne pâte d'enfant, qui dépensera son argent honnêtement, sans excès, sans débauche d'aucune espèce. Seulement il ne sera bon à rien autre chose. Aussi, comme la bonne maman est heureuse de l'excellente éducation qu'elle a procurée à son fils, qui est si sage, qui se comporte si bien ! Quel ne serait pas l'ébahissement de cette mère, à moins qu'elle ne me prit pour un fou, si je lui

disais : Madame, votre fils est un homme dégradé, un fort mauvais citoyen, et un ennemi de Dieu.—Mon fils, mon fils !... que lui est-il arrivé, qu'a-t-il fait ?—Rien, madame, si ce n'est qu'il ne fait rien.—Mais je ne vous comprends pas.—C'est possible. Alors veuillez m'écouter, et vous comprendrez.

C'est une bien étrange aberration de l'esprit humain chez certains peuples et dans certains siècles, que le travail ait été un objet de mépris, tandis que l'oisiveté était préconisée, honorée ; que l'on ait cherché à échapper à l'un, non pas seulement à cause des fatigues qu'il entraîne, mais par une certaine honte qu'on y attachait ; tandis que l'on soupirait après l'autre, non pas tant à cause des prétendues douceurs qu'elle procure, que de l'honneur et de la considération dont elle était follement entourée. Mais si l'homme a été créé pour travailler, et c'est admis, et si ce ne l'était pas, c'est démontrable, celui qui ne travaille pas n'est-il pas en flagrant délit de résistance à la volonté du créateur, et partant loin d'avoir droit à nos hommages, ne doit-il pas être un objet de mépris ? Tant que les oisifs ne vous montreront pas un brevet d'exemption de Dieu même, ne devons-nous pas crier haro sur les oisifs ?

Qu'on ne vienne pas nous dire que certains pères, grâce à certains systèmes de législation, où les oisifs ont évidemment mis la main, mais que les travailleurs feront quelque un de ces jours passer à l'épreuve d'une nouvelle discussion, qu'on ne vienne pas nous dire que certains pères ont laissé suffisamment de bien pour permettre à leurs enfants de vivre sans travailler, de génération en génération. Je verrai bien là pour ces heureux héritiers l'obligation de faire plus de bien à leurs semblables, ou de faire de plus grandes choses que le commun des hommes, mais nullement une exemption du travail, auquel tout homme est, je ne dirai pas condamné moi, car je regarde le travail comme le premier titre de noblesse de l'homme,—mais auquel tout homme est obligé par sa nature même. Mais l'homme n'est intelligent que pour cela. Sans le travail, l'intelligence de l'homme ne s'expliquerait pas ; à moins de prêter à Dieu, l'idée enfantine d'avoir fait des poupées à son image, pour le plaisir de les envoyer passer quelques années sur la terre, et de les y voir s'agiter chacune à sa façon, jusqu'au moment où il lui plairait de les rappeler à lui. La brute, elle, ne travaille pas dans le sens que nous donnons au travail. Quand elle s'est repue, et qu'elle a pourvu aux moyens de perpétuer l'espèce, elle reste oisive, et s'est dans l'ordre, car elle n'a plus rien à faire. Il y a bien plus, c'est qu'elle n'est capable de rien faire davantage. Pour elle, vivre est tout. En est-il de même de l'homme ? Quand il a mangé, bu et dormi, a-t-il fait tout ce qu'il peut faire ? Et tant qu'il peut faire quelque chose, a-t-il droit de rester oisif, en supposant même que le bonheur fût-là, ce qui est certes tout le contraire ? Le bonheur de l'homme sur la terre est dans l'action, dans le travail, dans l'exercice de ses facultés physiques et intellectuelles. Il est dans le travail des jouissances ineffables, dont l'oisif ne comprendra jamais les douceurs, lui qui se condamne à n'en plus connaître d'autres que celles de la brute.

Dans ce vaste univers, au milieu de ces myriades de mondes, dont nous occupons un des orbes les moins considérables, Dieu, dans ses décrets impénétrables, nous lève à peine un petit coin du rideau mystérieux qui enveloppe son œuvre ; mais en nous disant de croître et de multiplier sur la terre, en nous en donnant même le besoin, en nous donnant une intelligence capable de pénétrer jusqu'à un certain point dans les secrets de la nature,

mais ne se s'élever jusqu'à l'idée de l'Être suprême, il a voulu que l'homme l'étudiât lui-même ainsi que ses œuvres. De plus, en implantant dans le cœur de l'homme le germe de la bienveillance, Dieu a voulu que l'homme fit du bien à ses semblables, et en lui inspirant le sentiment et l'amour du beau, il a voulu que l'homme cultivât les arts ; il a voulu en un mot que l'homme fût savant, bienfaisant et artiste. Sans cela, le plus bel œuvre du Créateur, l'homme, aurait été créé ce qu'il est, sans but, sans fin, sans objet. Le travail, l'obligation du travail explique seul la présence de l'homme sur la terre, quant à son existence terrestre.

Qui osera se plaindre de la destinée de l'homme ainsi expliquée ? Eh ! en elle se trouve son titre à l'empire du monde ; c'est par le travail seul que l'homme est roi de la création. En effet, si ignorant la puissance du travail de l'homme, nous nous fussions trouvés au commencement du monde, lorsque Dieu conféra l'empire du Globe à l'homme, avec l'ordre d'y croître et d'y multiplier, n'aurions-nous pas regardé cet octroi de souveraineté comme une cruelle dérision de la part du Créateur ? Quoi ! l'homme croître et multiplier, et dominer sur ce globe, lui si faible à côté du tigre et du lion ! lui si impuissant contre l'espace à côté de l'aigle, roi des airs ! lui si nu au milieu des frimats du nord et sous les feux de la zone torride ? Eh ! bien, oui ; cet être si faible, si impuissant, si nu, vous le verrez bientôt, grâce à cette étincelle divine qui est en lui, le plus fort et le plus redoutable au milieu de ces êtres forts et féroces, défier l'aigle dans ses courses à travers l'espace et les continents, et dompter les deux pôles comme les tropiques. Il fera plus encore ; car non content de conquérir la surface de ses domaines, il descendra jusqu'aux entrailles de la terre, pour lui ravir les trésors qu'elle y tenait cachés, là où nul autre œil n'a su pénétrer que le sien et celui de Dieu. Ce n'est pas tout, l'homme après avoir posé le pied sur tous les points de son habitation, s'est mis à penser, comme le conquérant Macédonien, s'il n'y aurait pas d'autres mondes à conquérir, et plus heureux qu'Alexandre, il a trouvé en élevant les yeux, les puissances de l'air, qu'il a su dompter ; et plus haut les milliers de globes lumineux qui circulent au dessus de sa tête, et dont il a su suivre et tracer les routes à travers l'immensité. Il serait trop long de citer les conquêtes de l'esprit humain dans la création ; mais qu'il me soit permis de mentionner cette admirable découverte, dont s'honore ce continent, au moyen de laquelle l'homme a désarmé la foudre même, cet arme de Dieu. Un peu plus tard, de nos jours, l'homme enhardi, a pu concevoir et réaliser la pensée audacieuse d'obliger cette foudre même à lui servir de secrétaire et de messager. Eh ! pourquoi pas ? le soleil qui est pour le moins d'aussi bonne lignée, a bien dû, à l'ordre, de Daguerre, devenir dessinateur à notre usage.

S'il était donné à un habitant de l'Eliséc, de revenir au séjour des mortels, sans boire en passant de l'eau du Léthéc, bien entendu, quel ne serait pas son étonnement, de voir que l'homme a fait plus que réaliser les merveilles, dont l'imagination antique avait peuplé le monde mythologique ? En effet, son Jupiter Tonnant eût-il jamais des carreaux plus foudroyants que ceux de nos artilleurs ? Et son Mercure, messenger de l'Olympe, en fit-il jamais plus que nos télégraphes électriques ? Les outres d'Éole seraient aujourd'hui impuissantes contre les bouilloires de nos vaisseaux à vapeur. Il verrait nos modernes Icares, se faire presque un jeu d'une tentative, qui coûta la vie à celui de la fable. Et quel œil olympien pénétra jamais dans les profondeurs éthérées, aussi loin que celui de nos astronomes ? A propos il est un effort de génie,

qui n'a de comparable peut-être, que celui qui conduisit, il y a maintenant deux siècles et demi, à la découverte du Nouveau-Monde, et qui rendra l'année 1846 mémorable dans les fastes scientifiques. L'air, la foudre, le soleil, les étoiles, tout cela se sentait, se voyait depuis bientôt six mille ans. Que l'homme ait découvert quelques-unes des lois qui les régissent, c'est bien admirable sans doute ; mais ce qui semble l'être bien davantage, si l'on en juge d'après l'admiration des savants, et la jalousie de plusieurs d'entre eux, c'est qu'il se soit trouvé un homme, qui, emporté par son génie dans les régions inexplorées de l'espace, ait dit aux savants étonnés : Il y a dans notre système solaire un monde qui est resté inconnu jusqu'à présent. Je ne l'ai pas vu plus que vous ; mais observez tel jour, à telle heure, dans telle direction, et vous le verrez. Et aux moment et point fixés, la planète Leverrier, après six mille ans d'existence ignorée, se trouva au bout de toutes lunettes, et est ainsi entrée dans les domaines de l'intelligence humaine.

Honneur à Leverrier, Messieurs, et aux hommes qui, comme lui, ennoblissent, glorifient l'humanité par leurs travaux, et démontrent en même temps la noblesse du travail. Honneur à tous les travailleurs, car chacun peut revendiquer sa part dans ces magnifiques travaux. Il en revient une part, une bonne part à l'artisan ingénieux qui sait introduire dans son métier quelque procédé économique ou perfectionné ; au chef d'industrie qui dote son pays de fabriques utiles ; au négociant qui ouvre de nouveaux débouchés aux productions du sol natal, ou établit des relations de commerce avantageuses avec d'autres contrées ; enfin le simple père de famille qui, avec son humble métier ou son petit patrimoine, sait à force de travail, d'économie et de bonne conduite, bien élever ses enfants, en faire des citoyens utiles, tous peuvent se dire : j'ai contribué pour ma part à ces grandes œuvres de l'intelligence. N'est-ce pas en effet leur travail, qui a permis aux savants de se livrer à leurs études et à leurs observations ? Mais arrière l'oisif, ils n'a rien à revendiquer dans les gloires de l'humanité.

En effet où en serait l'humanité sans le travail, tel que nous le considérons ? D'abord, nous ne serions pas bien certainement ici ce soir, nous entretenant des hautes destinées de l'homme, et les bords magnifiques de ce beau Saint-Laurent, dont nous sommes si fiers, en seraient encore à répéter d'écho en écho les cris de guerre de peuplades barbares s'exterminant les unes les autres. Les contrées mêmes les plus favorisées du globe n'auraient pas dépassé l'ère patriarcale, l'âge de la bergerie que les poètes ont décoré du nom d'âge d'or. Mais on sait que les poètes en se soumettant au mètre et à la rime ont souvent fait bon marché de la raison et du bon sens. Si Dieu eût voulu que l'homme ne fût que gardeur de moutons, il ne lui eût départi que la somme d'intelligence nécessaire à cette humble occupation. En le douant de facultés propres à exploiter, façonner et remuer le monde, il a voulu que le monde fût exploité, façonné et remué. Et quiconque ne contribue pas à cette œuvre de décret divin, autant que ses facultés le lui permettent, résiste à la volonté divine, recule lâchement devant la tâche qui lui est imposée, et par son oisiveté, son inertie, renonce au droit d'ainesse et de suprématie accordé à l'homme sur la création, et se ravale lui-même au rang de la nature brute et inerte. Pour l'homme sain de corps, il n'y a qu'une excuse à l'oisiveté, c'est l'ineptie. Laissons donc aux oisifs cette excuse, s'ils l'acceptent.

Mais ces oisifs, qui se font gloire de l'être, et qui regardent l'homme de travail avec mépris, faudrait-il donc remonter bien

haut dans la généalogie de la plupart de ces prétentieux personnages, pour y trouver un ancêtre dont le travail les a fait ce qu'ils sont ? Et nous fissent-ils remonter jusqu'à Charlemagne, qu'en résulterait-il, si ce n'est qu'ils descendent de gens qui, de génération en génération, ont vécu aux dépens de leurs semblables ? Mais si les peuples oisifs et crédules ont encensé pendant un temps des idoles de leurs propres fabriques, qu'eux mêmes au prix de leurs sueurs maintenaient sur leur piedestal, ce temps s'en va, ce temps n'est plus, et plutôt les débris d'aristocratie, qui subsistent encore, le sauront, mieux ce sera pour eux. Qu'ils se hâtent d'apprendre, car le nouveau génie, qui préside aux destinées du monde, ne connaît plus de temps ni d'espace, et malheur à qui se trouve en travers sur sa route. Il a nom Génie des Peuples et il porte écrit sur sa bannière : Liberté et Travail pour tous, en opposition aux anciennes idées, qui étaient : Liberté pour le petit nombre, Travail pour le grand nombre. Les peuples ébahis ne savent encore trop où les conduit le nouveau Dieu ; mais pleins de foi et d'espérance en lui, ils se rallient partout à son culte. Il se trouve même de sincères croyants, qui trouvent qu'on se hâte trop. Ils voudraient qu'avant d'élever des autels au nouveau Dieu, on attendît, en certains pays, que le sol y eût été suffisamment déblayé des ruines de l'ancien culte, et préparé à recevoir le nouveau ; sans quoi les efforts avortés d'édification sociale qu'on y tente, servent d'argument aux ennemies de la liberté, effraient les faibles, et augmentent l'irrésolution des indécis.

On ne peut se cacher en effet que le régime de la liberté demande, pour être vraiment avantageux, des idées et des habitudes d'ordre, une certaine expérience des choses publiques, que ne peuvent avoir les peuples nouvellement émancipés. L'impatience engendre l'exagération ; on s'imagine qu'on peut rompre tout-à-fait et tout-à-coup, avec un long passé, et réaliser à la fois les idées de perfection que l'on s'est faite. Il en résulte des luttes acharnées et interminables entre les forces sociales, et au lieu de la liberté l'on a l'anarchie, la démoralisation, l'affaiblissement général. L'on ne saurait trop répéter aux peuples, en travail d'émancipation politique, qu'il ne suffit pas, pour vouloir une chose, qu'elle soit bonne, juste et raisonnable en elle-même ; mais qu'il faut en outre qu'elle soit possible sans déchirement, sans entraîner de ces folles luttes politiques, qui ne servent qu'à retarder les progrès de la liberté, en jetant les peuples dans le découragement. Puis il se trouve quelques fois des peuples dans une position toute particulière, à qui la prudence ne permet pas d'attendre, et pour qui, comme dit Lafontaine : Un tiens vaut mieux, que deux tu l'auras.

Ici se présentent d'elles-mêmes à la pensée, ces belles et riches contrées, qui occupent la partie méridionale de ce continent où des peuples trop tôt émancipés, épuisent depuis seize ans la vigueur de leur jeunesse en efforts impuissants, sans avoir encore pu fonder chez elles un gouvernement stable sur les bases d'une sage liberté. Et voilà qu'une nation voisine forte de ses institutions gouvernementales, forte de ses immenses ressources, fruit d'un travail actif et habilement appliqué, pousse ses armées envahissantes et victorieuses jusqu'au cœur du Mexique, l'une des plus favorisées de ces contrées.

Si les tentatives de liberté, faites prématurément chez certains peuples, y retardent le règne de la vraie liberté, en offrant un appas irrésistible à mille ambitions rivales, que les peuples qui, comme nous, ont pour veiller sur leur adolescence une autorité

assez forte pour en imposer à toute folle ambition, sachent tirer d'utiles leçons de la situation actuelle du Mexique. La cause première des malheurs actuels du Mexique, est le manque absolu d'éducation chez la masse du peuple. Avec une intelligence plus cultivée, le Mexicain eût voulu se faire une existence plus relevée, il eût travaillé davantage et mieux, ses idées se fussent aggrandies, un patriotisme vigoureux et éclairé eût quintuplé la force que lui eût donnée l'exploitation habile des ressources inépuisables de son pays, et ce n'aurait pas été en vain que la nature eût semé de Thermopiles le chemin de sa capitale.

C'est donc véritablement d'une lutte morale et intellectuelle, que le Mexique est aujourd'hui le théâtre, comme il le fut au temps de Cortès. Aujourd'hui comme alors, des poignées d'hommes avec les moyens que fournit une culture intellectuelle plus avancée, balaient, comme la poussière devant elles, des armées beaucoup plus nombreuses, mais dépourvues de ces moyens. Reconnaissons-le, messieurs, l'intelligence cultivée a le monde pour héritage. Et s'il en était autrement, il faudrait douter de la Providence; croire que notre Dieu ressemble à ces Dieux insouciantes, et problématiques encore, d'Epicure, qui laissaient le monde aller à son gré, sans plus s'en inquiéter que s'il n'eût pas existé. Notre Dieu a nous a voulu que le travail guidé, stimulé par l'intelligence eût l'empire du monde. Et s'il est arrivé quelques fois que la barbarie l'ait emporté sur la civilisation, c'est que la civilisation s'était endormie dans l'oisiveté, mère de tous les vices. Lorsque l'ancienne Rome succomba, il y avait longtemps qu'elle vivait des dépouilles des peuples vaincus; il y avait longtemps qu'elle avait renoncé à sa haute mission de civilisation, et ce fut au sein de l'orgie qu'elle sentit l'étreinte des rudes peuples du nord, qui venaient venger le monde, en exécutant la justice de Dieu.

En tête des réflexions qui précèdent, j'ai, comme point de départ, signalé le préjugé funeste qui frappe de mépris le travail, et par conséquent les travailleurs. Il est une autre erreur, qui n'est pas moins funeste, et qu'il n'importe pas moins de combattre; je veux parler de cette notion absurde, injurieuse à la divinité autant qu'elle est pernicieuse à l'humanité, selon laquelle le travail serait une peine à laquelle le Créateur aurait condamné l'homme. Hélas! s'il faut des peines expiatoires en ce bas monde, n'y a-t-il pas assez des mille et une infirmités auxquelles l'homme est sujet, les maladies, les accidents, les malheurs de toute espèce, sans y ajouter encore le travail, qui n'est chez l'homme, pour ainsi dire, que la continuation de l'œuvre créatrice de Dieu, en tant qu'il s'applique à la matière, et qui tend à rapprocher l'homme de Dieu, en tant qu'il s'applique aux choses spirituelles?

Si cette doctrine de la nature pénale du travail n'était pas funeste, surtout par rapport aux classes laborieuses, on pourrait ne guère plus s'en occuper que de mainte autre absurdité, qu'on laisse reposer en paix dans les cerveaux qui les enfantent ou les adoptent. L'artiste et le savant n'en poursuivraient pas moins avec ardeur, avec amour, avec bonheur, les beaux, les sublimes, les utiles travaux, qui feront leur gloire et celle de leur pays. Mais cette doctrine, qui ressemble si fort au fatalisme, qui tient engourdis cent quarante millions de nos semblables dans l'ancien monde, mais cette doctrine, comme le fatalisme musulman, étouffé chez les hommes, sous l'idée d'une inévitable nécessité, celle d'améliorer leur condition et de rechercher les moyens d'y parvenir. C'est ainsi que des masses de peuples sont tenues courbées vers la terre, et façonnées à recevoir le joug de quiconque a

l'audace et l'adresse de le leur imposer. Eh! voici le secret: le christianisme, en proclamant la fraternité entre les hommes, porta le coup de mort à l'esclavage antique, qui ne reposait que sur la force brute, et les modernes exploitateurs de leurs semblables ont voulu remplacer la verge par une idée, par une croyance. Cette foule de peuples émancipés, se sont-ils dit, va nous demander compte et raison de notre opulence, et de notre oisiveté. Elle va vouloir savoir pourquoi nous sommes riches et fainéants, et elle pauvre et succombant sous le poids du travail. Disons-lui que Dieu l'a condamné au travail, et que nous sommes, nous, préposés de Dieu pour la gouverner, et jouir, pour prix de notre administration, du fruit net de ses sucurs et de ses travaux.

Il n'est pas besoin de dire que les peuples ont cru longtemps à cette doctrine; mais ils commencent à douter et à discuter. De nouveaux précepteurs sont sortis du sein du peuple, qui ont dit que tout homme est obligé de travailler selon ses forces, son intelligence, sa position sociale; qu'un oisif fût-il millionnaire, n'est pas plus exempt du travail que le plus humble mercenaire; qu'un homme qui ne fait rien d'utile est un membre à charge à la société; qu'il en est même un membre dangereux, ne fût-ce que par le mauvais exemple qu'il donne par son oisiveté. Qu'est-ce donc lorsque le riche oisif, comme ce n'est que trop souvent le cas, n'emploie son temps et ses richesses qu'à répandre autour de lui le vice, la débauche, la persécution?

Sous l'ancien régime on avait une maxime qui, dans les temps et dans les lieux où elle fut suivie, contribua beaucoup à mitiger ce qu'il y avait de vicieux dans le système social: Noblesse oblige, disait-on. Aujourd'hui que les nobles ne sont plus, et que la principale distinction sociale est la richesse, le riche, qui a hérité de la position du noble dans la société, doit en accepter les obligations, et prendre pour règle que: Richesse oblige. Etes-vous riche, faites valoir vos richesses, augmentez encore votre fortune: l'accumulation des capitaux est la mère des grandes entreprises,—travaillez. Ne vous sentez-vous pas d'aptitude aux affaires, livrez-vous à quelque étude utile; enrichissez votre esprit,—travaillez. N'êtes-vous pas propre aux travaux de l'intelligence, occupez-vous d'œuvres de bienveillance: tout le monde est capable de faire du bien à ses semblables. Et cela aussi c'est travailler, et de la façon qui n'est pas la moins méritoire. Vous prétendez au titre d'homme d'honneur; mais est-ce honorable à vous, riche oisif, de ne pas remplir votre tâche dans la société où vous vivez? Ces richesses que vous prodiguez en objets de luxe, et d'amusement frivole, elles ne sont pas votre œuvre, elles eussent existé sans vous. Eh! quand elles seraient votre œuvre, ne devez-vous rien à la société qui vous les conserve, à Dieu qui vous les a données de préférence à d'autres? Rendez donc à la société ce que vous lui devez, à Dieu ce qu'il attend de vous, dans le grand œuvre du progrès et du bonheur de l'humanité.

Si les sentiments du devoir et de l'honneur ne peuvent rien sur vous, écoutez du moins celui de la honte. Savez-vous qu'à Athènes l'oisiveté était un crime, oui, un crime puni de la peine de mort? Les Législateurs des autres peuples civilisés n'ont pas eu le courage, ou n'ont pas senti le besoin de porter une peine aussi sévère contre l'oisiveté, que le firent Dracon d'abord et après lui Solon, l'un des sept sages de la Grèce; mais personne n'a jamais essayé de laver la tache d'infamie que ces deux grands Législateurs ont imprimée à l'oisiveté.

Dracon et Solon législaient pour un peuple libre, et l'état

d'anarchie dans lequel ils trouvèrent tous deux leur pays, leur apprit que l'oisiveté enfante chez le peuple des esclaves, chez les grands des tyrans. Aussi les peuples les plus industrieux furent-ils presque toujours les plus libres. Sans parler des anciens, on rencontre, entre autres chez les modernes, les républiques d'Italie, les villes anséatiques, et de nos jours l'Angleterre, la France, la Belgique et les Etats-Unis. C'est que les peuples industrieux ont plus que tous les autres besoin de liberté, et qu'ils trouvent dans leur travail les moyens de l'acquérir et de la conserver. On lit souvent que la liberté est la mère de l'industrie : je croirais plutôt que c'est l'industrie qui amène la liberté, ou au moins que ce sont deux sœurs jumelles qui s'entraïdant croissent l'une avec l'autre. . . Travail et Liberté, messieurs, Liberté et Travail ; hors de là point de salut.

Mais l'oisiveté est-elle donc si attrayante qu'il faille avoir recours à tant de raisonnements pour la combattre ? Vous comprenez, sans doute, que par oisiveté, je n'entends pas seulement l'entière cessation de tout travail, mais aussi cette paresse de l'esprit qui vous retient dans l'ornière de la routine, qui vous empêche de développer dans le travail toutes les ressources de votre intelligence, à votre avantage, comme à celui de votre pays et de l'humanité entière. Car ce sont les grands travailleurs qui font les grands peuples, et ce sont les grands peuples qui poussent l'humanité en avant. N'y eût-il que cette pensée, et le travail fût-il vraiment pénible en lui-même, comment, avec la haute destinée du travail devant les yeux, ne résisterait-on pas aux fausses douceurs de l'oisiveté ? Ses charmes, si elle en a, sont tout-à-fait négatifs ; ce sont les charmes de la torpeur intellectuelle, qu'il faut bien sentir à moins de cesser de vivre, faute de pouvoir goûter ceux que procure le travail, quand de bonne heure l'on en a contracté l'habitude. Et ici je prie mes jeunes amis qui m'écoutent de me prêter une attention particulière. Quelqu'un a dit que l'homme était un animal d'habitude : et c'est une grande vérité, si, comme on fait de certaines vérités, on ne la pousse pas trop loin. Oui, messieurs, de bonne heure habituez-vous à un travail continu et régulier, et je vous prédis, en provoquant un démenti de la part de tout et chaque travailleur dans le sens que nous donnons au mot, je vous prédis que vous vous complairez dans votre travail ; que vous l'aimerez pour lui-même, abstraction faite des avantages individuels que vous en attendrez ; que l'oisiveté ou l'inaction, au-delà du repos indispensable qu'il faut à l'homme, deviendra pour vous une source d'ennui insupportable. J'ai connu des travailleurs, même de simples artisans, pour qui le repos obligé des dimanches et fêtes, était un supplice, et qui soupiraient après le lendemain pour reprendre leurs travaux rudes, il est vrai, mais devenus agréables par l'habitude. Maintenant consultez les oisifs d'habitude, et je vous assure que vous les trouverez presque tous redoutant le lendemain, qui ne leur promet que l'ennui de la veille, peut-être aussi un certain remords secret, qu'ils n'osent s'avouer, mais qu'ils sentent malgré tout, qui leur reproche de vivre en opposition aux lois de Dieu et de la nature. Oh ! si les oisifs pouvaient sentir, pendant un jour seulement, les vives et intimes jouissances que procure le travail, il cesserait d'y avoir des oisifs dans le monde. Archimède, un rude travailleur celui-là, puisque les Romains après s'être rendus maîtres de Syracuse, le surprennent occupé sur la place publique à tracer des figures de géométrie, — Archimède devint un jour fou de joie d'avoir résolu un problème qui l'occupait depuis longtemps, et sortit dans la rue en courant et criant :

je l'ai trouvé, je l'ai trouvé. Et demandez aux grands travailleurs en tous genres de quelles joies ineffables ont été récompensés leurs travaux, leurs méditations, lorsque le succès est venu couronner leurs efforts et leur constance.

Certains moralistes ont donné les passions de l'homme pour mobile à l'activité, au travail. C'est ce qui a fait dire, sans doute à quelqu'un, que sans la révolution française qui mit en jeu toutes les passions, Napoléon aurait mené une vie de bon et simple bourgeois dans quelque petite ville de France. Je n'en crois rien pour ma part ; l'intelligence de cet homme était faite pour remuer le monde, et d'une façon ou d'une autre le monde aurait senti son passage. S'il n'y avait eu qu'un grand capitaine en lui, à la bonne heure ; mais son code et ses travaux diplomatiques et administratifs, et les écrits qu'il a dictés, montrent qu'il y avait aussi chez lui un grand législateur, un grand homme d'état, et un profond penseur. Avec cela on remue le monde, aussi bien qu'avec l'épée. Voyez, lorsque le géant a été enchaîné sur son rocher, son intelligence de flamme, semblable aux vautours de Prométhée, lui a dévoré les entrailles.

Les passions peuvent bien donner telle ou telle direction à l'activité de l'homme, imprimer une plus forte impulsion à cette activité ; mais le mobile principal, primitif, descend de plus haut ; il tient à la nature même de l'âme ou de l'intelligence humaine, substance naturellement, nécessairement active. En effet, l'action est l'intelligence même, et l'intelligence est action ; l'intelligence ne peut se supposer sans action, pas plus que l'action sans intelligence, et un être intelligent qui cesserait un instant d'agir, cesserait par la même d'être. Dieu, l'intelligence suprême, agit, travaille sans cesse ; son œil et son doigt divins sont toujours et par tout présents et en action, dirigeant et conservant son œuvre. Elle est si nécessairement et constamment active votre intelligence, qu'elle ne cesse et ne peut cesser jamais d'agir. Pendant que votre corps renouvelle ses forces dans le sommeil, puise une nouvelle vie dans une mort momentanée, votre âme, nature immortelle et partant infatigable, infatigable et partant immortelle, ne pouvant plus agir dans le monde de son corps, se crée, des impressions qui lui restent de son commerce avec lui, un monde à elle, monde vaporeux et fantastique, dont elle vous laisse, à votre réveil, les souvenirs gais ou tristes, clairs ou confus, plus ou moins conformes ou opposés aux idées de la veille. C'est encore un grand mystère que les songes, que je n'essaierai certes pas d'éclaircir, et dont je ne parle que pour faire mieux sentir l'activité incessante de l'âme humaine. Or, le travail n'est autre chose que l'action de notre intelligence, de notre âme, au moyen de notre corps, de nos organes, que Dieu nous a donnés pour agir sur la matière, la façonner, l'exploiter selon ses vues, qui sont son secret à lui, et dont nous devons espérer de connaître quelque chose un jour.

Qu'on ne rabaisse donc pas la divine origine et les hautes fins du travail. Qu'on ne fasse donc pas à Dieu l'injure d'avoir fait de sa plus noble créature ici bas, un mercenaire, un vil esclave, j'allais presque dire une bête de somme. Je ne sais plus quel philosophe, devant qui on remarquait que Dieu avait fait l'homme à son image, répliqua : Hélas ! l'homme le lui a bien rendu. Et l'homme a fait plus, c'est d'attribuer à Dieu ses propres œuvres. Certains hommes doués de plus de force, de courage, de lumières que la masse de leurs semblables, au lieu d'employer ces dons de Dieu au bonheur, à l'avancement de l'humanité, s'en sont servis au contraire pour l'asservir et l'exploiter. Et lorsqu'ils

ont eu courbé les peuples jusqu'à la terre sous le poids du joug imposé par eux, lorsque les peuples ont été par un travail abruti, réduits presque au rang de la brute ; enfin lorsqu'ils ont eu rabaisé l'homme si bas, si bas, qu'ils ont eu honte et frayeur de leur œuvre, ils ont osé, joignant le sacrilège au blasphème, faire proclamer jusque dans les temples, que c'était là l'ouvrage et la volonté de Dieu.

La volonté de Dieu, c'est que tous les hommes soient heureux, que les bonnes choses de ce monde soient, autant que possible, fraternellement réparties entre tous ; et si cela n'est pas, c'est que l'homme fait un mauvais usage des nobles facultés dont il est doué, c'est qu'il ne travaille pas selon les vues de la Providence, qui a fourni amplement ce globe, des moyens propres à rendre la vie agréable à l'homme. Il est bon, il faut que l'homme sache, quand il est malheureux, ou que c'est sa faute en usant mal des dons de Dieu, ou que c'est la faute des lois, des institutions sociales sous lesquelles il vit, afin qu'il s'amende lui-même, ou qu'il travaille à réformer ses lois et ses institutions sociales. C'est un beau sentiment sans doute que la soumission à la volonté de Dieu ; mais c'est le pervertir que de le pousser jusqu'au point de souffrir patiemment l'exploitation et l'abaissement. Serait-ce donc en vain que Dieu aurait donné à l'homme le sentiment du juste et de l'injuste ? Je ne veux pas dire que si tous les hommes le voulaient, il n'y aurait pas de malheur, de peines, de souffrances sur la terre ; mais le malheur serait beaucoup moindre, et l'on ne verrait pas les âmes bienveillantes, à la vue des maux qui affligent l'humanité, désespérer d'y trouver un remède, qui ne serait pas pire que le mal. Le malheur relatif est inévitable, il est inséparable de notre nature imparfaite. Dieu, Dieu seul se suffisant à lui-même, peut jouir d'un bonheur parfait. Mais si le malheur est nécessaire, inévitable, l'excès du malheur ne l'est pas, et cependant il y a des millions d'hommes qui vivent dans l'excès du malheur. Et cet excès vient de l'homme et non de Dieu, et c'est l'homme qui en répondra ; l'homme qui l'a fait, l'homme qui ne l'a pas empêché, l'homme qui n'y a pas remédié. L'histoire est là, vous savez, pleines d'exemples de grandes expiations, proclamant au milieu du feu, du sang et des ruines, la loi de solidarité entre les générations et entre les peuples. Malheur donc aux hommes, malheur aux puissances, qui au lieu de travailler, selon les vues de Dieu, à l'avancement et au bien-être de l'humanité, se servent de leurs lumières et de leur pouvoir pour l'opprimer et l'abrutir ; et cela sous le vain prétexte de l'ordre public, comme s'il pouvait y avoir de l'ordre public, où il y a dégradation de l'homme, mais en réalité pour maintenir certaines classes privilégiées dans une opulente et inutile oisiveté, et perpétuer l'exploitation de l'homme par l'homme.

Excusons cependant ceux qui par leurs paroles ou par leurs écrits ont contribué à répandre ou à maintenir la doctrine de l'obéissance passive. Il a pu se trouver des temps et des lieux où il eût été dangereux, et contre l'intérêt même des peuples, de proclamer trop hautement l'absurdité, l'immoralité, l'impiété de cette doctrine. Il n'est pas toujours bon de proclamer certaines vérités. Chaque vérité a son temps marqué, avant lequel elle court le risque d'avorter, et de tuer la société qui lui donne le jour. Un philosophe du dernier siècle, à qui, à la vérité, on reproche beaucoup d'égoïsme, Fontenelle, disait que s'il avait la main pleine de vérités, il se donnerait bien de garde de l'ouvrir. Il y a, peut-être, en effet dans ce mot plus d'égoïsme que de philanthropie ; mais il n'en sert pas moins à faire voir que toute vérité n'est pas

toujours bonne à dire. Qui nierait par exemple, que les idées de liberté sociale et politique n'aient été proclamées trop tôt en France ; qu'il eût été mieux d'attendre que les idées d'ordre et de morale publiques y eussent préparé les esprits ? Mais Dieu, dont la justice se fait quelques fois attendre pour être plus terrible, a voulu, sans doute, montrer par la grandeur du châtement, combien sont coupables ceux qui traitent les peuples comme s'ils étaient faits pour eux, et non pour lui.

Pour nous, Canadiens, félicitons-nous d'être nés dans un pays et dans un temps, où l'on peut proclamer sans craintes toutes les vérités qui tiennent au bien-être et au progrès de l'humanité ; où l'on peut dire aux grands comme aux petits, aux riches comme aux pauvres : Tous les hommes naissent égaux, et s'il y a des inégalités sociales, elles ne doivent être que le résultat des talents, du travail et de la bonne conduite de chacun. Chacun a un droit égal aux avantages de la société, et droit par conséquent d'être mis en position de pouvoir jouir de ces avantages. Chacun a droit aux fruits de son travail, mais pour cela il faut que tout le monde travaille ; car celui qui ne travaille pas, vit nécessairement aux dépens de ceux qui le font, c'est-à-dire, de la masse de la société ; qu'il soit riche ou pauvre, cela ne change en rien sa position vis-à-vis de la société ; dans l'un et l'autre cas, c'est un bourdon dans la ruche.

Ah ! prenons-y garde, nous qui habitons un jeune pays, où l'oisiveté n'a encore pu étendre ses racines bien loin ni bien profondément ; prenons-y garde, l'oisiveté, née des plus mauvais penchants de la nature humaine, choyée par l'ignorance, favorisée par les lois et les institutions, a été, sous le non d'aristocratie, la plaie, la lèpre des nations européennes, nos mères. Tâchons d'éviter un mal qui leur a été, qui leur est si funeste encore. Favorisons par nos lois l'accumulation des richesses dans notre pays, mais en même temps mettons-y le travail en honneur, flétrissons l'oisiveté, et pour nous aider à parvenir à notre but, gardons-nous des lois qui peuvent favoriser la concentration des richesses dans certaines classes et les y perpétuer par voie d'hérédité. C'est par là que la vieille Europe s'est trouvée chargée de castes fainéantes et corruptrices, branches gourmandes et improductives, qui ont fini par épuiser l'arbre social. Pauvre Espagne, qui ne doit le reste de vie qui la soutient encore, qu'à son ciel si beau, à son sol si riche. Pauvre Irlande, dont on désespère. Et toi, belle France, tu t'es relevée ; mais quelle autre que toi eût pu sortir sauve de l'épreuve de la terreur et des coalitions européennes ? Et toi, opulente Albion, tu ne parais pas vouloir encore fléchir ; mais auras-tu toujours l'empire des mers ? seras-tu toujours l'entrepôt du monde entier ? Vienne le jour où tu serais laissée aux seules ressources de ton pays, ne gémirais-tu pas à ton tour sous le poids de ta double aristocratie, et ne réserves-tu pas à l'histoire la réalisation de la fable des géants ensevelis sous Ossa et Pélion ?

Ainsi, messieurs, faisons donc en sorte, par nos lois, par nos institutions, par nos mœurs, par nos idées, que tout le monde travaille chez nous. Là, où tout le monde travaillera, chacun aura pour sa part une moindre somme de travail à accomplir. Il restera par conséquent plus de loisir à employer aux jouissances et aux perfectionnements intellectuels. Ici le travail de tous se présente plus spécialement sous son rapport avec le progrès moral et intellectuel de l'homme. Vous croyez, messieurs, comme moi, à ce progrès. Vous n'êtes pas de ceux qui regardent l'humanité comme tournant sans cesse dans le même cercle ; partant de la barbarie pour arriver par degrés à la civilisation, et retomber de là dans la barbarie pour recommencer.

comme de plus belle. Cela est bien vrai, ou l'a été jusqu'à présent pour la plupart des peuples qui ont marqué dans l'histoire, mais ce ne l'est pas pour l'humanité, qui ralentit le pas quelques fois, mais qui marche toujours de l'avant. Au premier échelon de l'échelle civilisatrice on aperçoit l'Inde, dont l'action, cependant, quoique évidente sur la civilisation de l'Occident, se perd dans le crépuscule des premiers temps. L'on sait d'ailleurs que la civilisation de l'Inde s'est pour ainsi dire immuablement stéréotypée dès le commencement, posant ainsi à son berceau un point d'arrêt à l'humanité. Ensuite apparaît l'Égypte avec sa théocratie jalouse et avare de la science, et qui pour toutes reliques de sa civilisation n'a laissé au monde, comme un défi éternel, que des Pyramides et des Hiéroglyphes aussi mystérieuses les unes que les autres. Vous savez qu'on a cru jusqu'à présent, que les pyramides étaient des tombeaux, que l'orgueil des Pharaons destinaient à leurs royales momies. Mais voici qu'un jeune savant français, M. Fialin de Persigny, a employé les loisirs d'une prison à démontrer, avec toute apparence de raison, que la principale destination de ces monts artificiels était d'opposer un rempart aux sables envahissants du désert. Champollion allait, dit-on, nous expliquer les hiéroglyphes, mais voilà que la mort, complice du génie mystérieux de l'Égypte, l'enlève au milieu de ses grands et utiles travaux.

Mais nous allons enfin sortir du mystérieux ; voici venir la Grèce, qui, confidente de l'Inde d'un côté, et de l'Égypte, sa mère en civilisation, de l'autre, va révéler enfin aux peuples la science et avec elle la liberté. Après elle vient Rome, qui répand au loin sa civilisation, qu'elle reçoit de la Grèce, et dont l'admirable législation civile, régit encore le monde civilisé. Puis est venu... il faut bien le dire... une ère de ténèbres et de barbarie telles qu'on put désespérer de la civilisation. Mais Dieu, en décrétant la ruine du monde Romain, qui ne répondait plus à ses vœux bienfaisantes sur l'homme, songeait à en reconstruire un nouveau ; et pendant que, semblables aux Hébreux aux pieds du Sinaï désespérant du retour de Moïse, on désespérait de l'humanité, celle-ci s'était retirée, pour un temps, au sein de l'Éternel, et, comme le grand législateur d'Israël, recueillait de la bouche divine les règles et les lois d'une civilisation nouvelle, plus belle, plus grande et surtout plus bienfaisante que l'ancienne.

Ainsi, la civilisation née dans l'Inde, accueillie en Égypte où elle grandit à l'ombre et dans le silence du sanctuaire, se manifestant au dehors en Grèce, se propageant au loin avec la puissance Romaine, mais seulement à la surface, pénètre avec le monde chrétien jusqu'au cœur de la société, convie tous les hommes sans distinction à la jouissance de ses bienfaits. Et la voilà maintenant qui se prépare à repasser d'Occident en Orient, chargée des dépouilles précieuses qu'elle a recueillies dans son long et glorieux voyage à travers les siècles et les nations.

Rendons justice à l'antiquité, à laquelle nous devons beaucoup ; mais que cela ne nous empêche pas de reconnaître les merveilles de la civilisation moderne, qui après un travail de quelques siècles a laissé bien loin derrière elle la civilisation Grecque et Romaine, surtout dans tout ce qui se rapporte au bien-être de l'humanité en masse. Car il ne faut pas l'oublier, cette gloire de la Grèce, cette grandeur de Rome avaient pour piedestal l'esclavage et l'exploitation des masses. Il n'en est pas tout-à-fait ainsi de notre temps ; la gloire et la grandeur des nations s'appuient sur la liberté des peuples, et c'est avec des peuples libres que l'on fait aujour-

d'hui les grandes choses. Aussi la tendance du travail civilisateur est-elle tout autre qu'elle était jadis : ce sont des peuples libres qui sont à l'œuvre, et c'est au profit des peuples que l'humanité progresse, et non plus au profit de certaines classes.

Mais ce travail que l'on pourrait appeler, le travail des peuples, ne fait guère que commencer. L'Europe, notre mère et notre préceptrice, n'est encore que partiellement émancipée. Sur plusieurs autres points, on y voit l'anarchie lui déchirer le sein ; la liberté n'y trouve pas encore ces idées d'ordre et de morale publiques dont elle a besoin pour y prendre racine. L'Asie et l'Afrique n'ont pas encore reçu le nouvel évangile des peuples. Et il se trouve des hommes qui disent qu'ils n'ont plus rien à faire, qu'ils ont payé leur dette au Créateur et à l'humanité. La tâche de l'homme sur la terre sera remplie, Messieurs, lorsqu'il n'y aura plus un seul peuple au monde, qui ne jouisse de la plus grande somme de bien-être social, moral et intellectuel dont il est susceptible. Et si cela n'est pas une vérité incontrovertible, Dieu n'est pas l'être sage, bon, juste, grand que l'on se figure ; il n'y a pas de Dieu, si ce n'est le Dieu des oisifs. Mais voyez quel Dieu l'on offrirait à vos adorations. Il aurait déversé les biens de ce monde sur quelques hommes privilégiés, mais seulement pour leur permettre de passer leur vie bien inutilement pour leurs semblables, et le plus agréablement possible pour eux seuls. Il leur aurait donné force et santé, mais seulement pour mieux supporter les fatigues du plaisir. Il leur aurait départi une intelligence capable de grandes choses, (car ces messieurs n'avaient jamais qu'ils sont des imbécilles,) mais nullement pour l'exercer. On ne sait trop à vrai dire, pourquoi on l'a cette intelligence, si ce n'est pour mieux apprécier le mérite d'un cheval ou d'une maîtresse. Voilà Dieu tel que nous le font les oisifs ; voilà Dieu tel qu'on l'a adoré dans le monde civilisé jusqu'à naguère. Mais l'Amérique un jour s'est levée avec ses jeunes et vigoureuses populations, présentant au monde un autre Dieu, le Dieu des hommes libres, le Dieu des travailleurs. L'Europe qui sur plusieurs points chancelait dans la foi antique, n'a pas tardé à reconnaître que le Dieu, qui apparaissait à l'Occident, était le vrai Dieu de l'humanité, et s'il n'a pas encore d'autels dans tous les palais, il en a dans les cœurs de tous les peuples. Et aujourd'hui vous voyez Rome, cette maîtresse du monde politique ancien, comme elle est devenue la reine du monde religieux moderne, vous voyez Rome, sous les auspices d'un Pontife éclairé, préparer les voies à l'intronisation du nouveau Dieu. Unissons nos vœux aux efforts du vénérable chef de la chrétienté pour former et cimenter une sainte et salutaire alliance entre la religion et la liberté. Naviguant de conserve avec la religion, cette puissante modératrice des passions, la liberté saura beaucoup mieux éviter les écueils dont sa route est parsemée. O ! Rome, écoute la voix des peuples ; prête leur la main qu'ils te demandent pour s'aider à se relever ; guide-les dans la voie d'émancipation et d'avancement où ils aspirent d'entrer, où les appelle une voix d'en haut, et une fois encore tu peux être la maîtresse du monde. Tu le fus jadis par l'épée ; plus tard tu le devins par la pensée ; redeviens-le par l'amour. Fais-toi le centre, la modératrice, la directrice du progrès humanitaire. Invite les bons rois et les peuples libres à établir dans ton sein, un auguste conseil de propagande, dont l'objet serait de diriger les travaux réunis de tous vers la régénération de l'humanité entière.

Si nous ne vivions pas dans un temps où les prodiges se mul-

capable de résoudre ; la chose est aussi mystérieuse que l'objet en est inexplicable."

L'explication que cherche l'écrivain est bien simple : le sauvage d'Amérique a pris nos vices, et laissé de côté nos vertus ; il a pris ce qui fait notre faiblesse, et négligé ce qui fait notre force, le travail et les idées de la civilisation. Le sauvage pense comme nos nobles au sujet du travail, il le tient en mépris ? N'est-il pas remarquable que nos classes aristocratiques qui s'en vont, qui disparaissent, voient le travail du même œil que le sauvage qui s'en va, qui disparaît aussi ? S'il y a quelque mystère là-dedans, il git dans le décret de Dieu, qui a voulu que le travail eût l'empire du monde. Pourquoi Dieu a-t-il voulu qu'il en fût ainsi ? Si c'est là le mystère dont Sir Francis demandait l'explication, il a eu raison de dire, que personne ne pourrait l'éclaircir, car c'est encore là un des secrets de Dieu, devant lesquels la raison doit s'abaisser. Qu'il nous suffise, au reste, de croire que Dieu nous laissera connaître tout ce qui est nécessaire à notre bonheur et à notre perfectionnement ; et c'en est certes tout-à-fait assez pour nous occuper longtemps, bien longtemps encore. On ne peut s'empêcher de regretter le temps précieux que nombre d'hommes de génie ont perdu à la poursuite de connaissances vaines, chimériques, ou inaccessibles à l'esprit humain, et ne servant qu'à fourvoyer l'humanité. Aussi Socrate, le plus sage des hommes de l'ancienne Grèce, terre si féconde en sages, disait-il à ses disciples il a deux mille et quelques deux cents ans : "Il faut adorer la Providence et ne pas porter trop loin ses recherches sur les choses divines." Et il tenait pour vaines et désagréables à Dieu toutes les sciences et doctrines qui ne peuvent avoir d'utilité pour la vie pratique.

Concluons, messieurs. Si j'ai réussi à captiver votre attention, vous devez être fatigués ; si je n'ai pu y réussir, vous devez être ennuyés ; et dans l'un et l'autre cas je dois en finir, quoiqu'il y ait encore beaucoup de points à visiter dans le champ que nous venons de parcourir. Je crois, cependant, en avoir dit assez pour vous faire sentir la noblesse, les avantages, les douceurs mêmes, et par dessus tout l'obligation du travail pour tous sans exception ; pour le riche, comme pour le pauvre ; pour le grand comme pour le petit ; pour le citoyen en faveur de son pays ; pour les peuples en faveur de la race humaine entière. Ne serait-ce pas en effet, rapetisser les vues du créateur que de borner la fin du travail à l'intérêt de chaque individu, ou de chaque peuple ? On n'est pas

l'Angleterre, on n'est pas la France, on n'est pas les Etats-Unis pour soi seulement. La Providence en créant tant de grandeur, tant de puissance, tant de lumières, a voulu qu'il s'en épanchât un peu au dehors au profit de l'humanité. Il est encore moins permis aux nations qu'aux particuliers d'être égoïstes, rapaces et spoliatrices.

Quant à nous Canadiens, hâtons, par un travail constant et sagement dirigé, l'arrivée de l'époque où nous pourrons aussi jouer un rôle dans le grand drame du monde. Quelque éloignée qu'elle puisse être encore, je suis assuré que ce rôle ne fera pas rougir les mânes de nos pères ; qu'il sera ce qu'il doit être, libéral, noble et généreux, digne en tout des deux grandes nations auxquelles nous tenons par des liens si étroits.

Nous surtout, Canadiens-Français, issue d'une race éminemment chevaleresque, qui sait si nous ne sommes pas destinés à instiller dans la politique de ce continent, cet esprit de bienveillance et de générosité, sans lequel la société humaine ne saurait atteindre la plus noble de ses fins, le progrès moral et intellectuel de notre espèce.

Encore un mot, messieurs, et pour vous. Permettez-moi, avant de prendre congé de vous, de féliciter la jeunesse canadienne de cette ville des avantages précieux que lui offre votre Institut. Il est pour elle une école de haut enseignement mutuel, elle y trouve de beaux exemples à suivre et le sujet d'une noble émulation, et le pays une pépinière de grands et utiles citoyens. Poursuivez votre œuvre nationale avec constance, et si jamais notre race joue un rôle distingué dans l'histoire d'Amérique, votre Institut aura droit, j'en suis sûr, d'en réclamer, en grande partie, le mérite et la gloire. Si vos aînés vous refusent le tribut de quelques-unes de leurs veilles, si par indifférence ou à cause de leurs occupations, ils ne veulent ou ne peuvent venir éclairer, encourager, stimuler vos travaux ; eh ! bien, travaillez seuls. Certes, ce que vous avez déjà fait, les pages éloquentes bien pensées, bien écrites qui sont déjà sorties de cette enceinte, n'ont pas manqué, je vous l'assure, de faire battre le cœur de la Patrie de joie, d'orgueil et d'espérance. Bientôt vous serez appelés à prendre la place de la génération virile actuelle, à devenir vous-mêmes acteurs sur la scène du monde, dont vous faites un si brillant apprentissage. Alors, rappelez-vous votre Institut ; rappelez-vous vos besoins, vos désirs, vos murmures de jeunes hommes, et faites envers vos cadets d'aujourd'hui, mieux que n'auront pu faire pour vous vos aînés d'aujourd'hui.

UNE HISTOIRE DE MAGNETISME.

A MADAME D***



u seul titre de cet article, madame, un sourire d'incrédulité a agité vos lèvres et votre esprit railleur me prépare une sceptique dénégation. Mais de grâce, suspendez quelques instants encore votre arrêt : n'appréhendez pas de ma part une théorie plus ou moins ingénieuse sur le fluide mesmérien.—Je vais vous raconter tout simplement un fait, un fait réel, incontestable, et vous le savez : Rien n'est brutalement concluant comme un fait.—Broussais l'a dit.

Donc le 23 novembre 1844, ayant pris à Bordeaux la malle de Paris, je me trouvai avoir pour compagnon de voyage un homme de 55 ans environ, de haute stature, aux allures froides, mais pleines de distinction.—Quelques mots prononcés d'un accent légèrement britannique me fixèrent suffisamment sur la patrie de mon voisin.—Entre Français, on fait vite connaissance ; il n'en

est pas de même avec les fils d'Albion.—A Angoulême, nous avions à peine échangé quelques paroles banales.—Heureusement qu'un pâté de foie consommé à Ruffec, en collaboration, établit entre nous un solide lien, et nous prîmes mutuellement nous appeler par notre nom. L'Anglais était le colonel Gurwood, gouverneur de la tour de Londres.—Mon nom, à moi, ne fait rien à l'affaire.

Enfin, arrivés à Tours, l'intimité était complète, et je risquai la plaisanterie....—Vous autres, Français, vous riez de tout !

—Pardieu ! colonel, comment tenir son sérieux quand vous posez des axiômes tels que celui-ci : "Le magnétisme est une doctrine positive, reposant sur des faits certains, avérés, dont la production est constante dans toutes les conditions semblables."

—Vous ne croyez donc pas au magnétisme, jeune homme ?...

—Entendons-nous, colonel ; je crois à la possibilité d'endormir un être quelconque à force de le fatiguer par des passes et des contre-passes, de même que je crois à la faculté de faire bâiller en bâillant ; mais je doute du magnétisme appliqué à la lecture par l'épigastre, aux jeux de cartes, à la divination des événements

présens ou passés, et à tous les autres exercices du même genre, pratiqués dit-on, dans les séances des magnétiseurs. Mais vous, colonel, j'espère que vous ne donnez pas dans toutes ces billevesées!

Comme je disais ces mots, le colonel Gurwood ouvrit son portefeuille, mit à part quelques lettres nécessaires à sa narration, et s'exprima en ces termes :

— Il y a deux ans, mon jeune ami, j'étais à l'endroit du magnétisme, aussi sceptique que vous, lorsqu'un jour du mois d'octobre, 1842, j'entrai au Palais Royal, chez Sabatier, le fameux faiseur de portraits au daguerréotype. Il s'y trouvait un homme d'une cinquantaine d'années, à la physionomie vive, à l'œil étincelant, vers lequel je me sentis porté par une de ces sympathies qui ne s'expliquent pas.

La bonne éducation est un lien entre les hommes de tous les pays ; aussi entrâmes-nous en conversation, et, une chose en amenant une autre, nous parlâmes magnétisme, et je me posai un sceptique absolu.

— Monsieur, me dit cette homme, il ne m'appartient pas de forcer vos convictions, mais si vous voulez me faire l'honneur de me suivre chez moi, je m'engage à modifier singulièrement vos croyances ; car, moi, monsieur, je suis adepte fervent du magnétisme, et, dans l'intérêt d'une cause que je crois belle et honorable, j'occupe mes loisirs à étudier les phénomènes magnétiques sur un jeune homme en qui le sommeil est d'une lucidité merveilleuse.

Mu par un sentiment d'une railleuse curiosité, j'acceptai la proposition de mon interlocuteur. Une voiture nous transporta rue Grange-Batelière.

Quelques instans après, mon hôte, par la seule fixité de son regard, endormait dans un fauteuil un jeune homme pâle, dont les mouvemens nerveux causaient aux spectateurs une pénible sensation. Après une lutte de courte durée, le patient s'endormit, et bientôt au sommeil naturel succéda cette disposition somnambulique qui permet de parler et d'agir.

Le magnétiseur était M. Marcillet, le magnétisé Alexis Didier. Je passerai sous silence une partie d'écarté jouée contre moi et gagnée à carte nommée par Alexis à qui j'avais moi-même attaché sur les yeux un triple bandeau. Je ne m'étendrais pas non plus sur l'état tétanique des jambes du magnisé, devenues raides et insensibles sous l'influence du fluide.— J'ai hâte d'arriver à l'exposition des faits qui me sont personnels.

Après divers exercices, je m'assieds à côté d'Alexis, ma main dans sa main, et nous voilà causant :

— Mon ami, lui dis-je, je suis incrédule, mais je le suis de bonne foi ; ainsi ne craignez pas de ma part une opposition systématique.

— Oh ! je le sais bien ! vous avez trop de bon sens pour nier l'évidence et trop de cœur pour ne pas aimer qui vous aime... et je vous aime bien, moi, tout Anglais que vous êtes ; je vous aime parce que vous avez généreusement sauvé la vie à un Français !

Singulièrement ému à cette parole, je le prie de continuer.

— Oui, reprend Alexis, il y a longtemps de cela ! — Il y a, ajouta-t-il après une pause, il y a trente ans ! L'affaire se passe là-bas, dans le midi, pendant l'hiver... le pays est sauvage... Voici la nuit, et vos troupes munies d'échelles se rendent sous les murs d'une place forte... Dieu ! quel bruit ! quelle mêlée... — Pauvre homme, vous êtes blessé, dit Alexis en posant sa main sur ma tête, c'est là que porta le coup... — Mais votre blessure ne vous arrête pas... Je vous vois plus loin montant à l'assaut... Sur la brèche... des cris étouffés parviennent à vos oreilles : des soldats anglais entourent un Français qu'ils veulent tuer. — Vous accourez bravement, vous relevez avec votre bras les armes qui menacent sa tête, et vous commandez qu'on respecte ses jours... — Oh ! allez, je vous aime bien ! — L'officier vous suit à une tour carrée où plusieurs de ses camarades sont faits prisonniers. — Vous traversez la ville pour aller trouver votre général, à qui, sur votre ordre, le général français rend son épée... — Et cette épée qu'est-elle devenue ?

— Votre général vous en fit don... et vous l'avez encore à Londres, suspendue au mur de votre chambre. — La lame seule date d'alors ; le fourreau a été changé en 1827.

— Et l'officier à qui je sauvai la vie existe-il encore ?

— Oui, il existe, et depuis longtemps vous faites d'inutiles recherches pour le retrouver. — Mais ayez bon espoir, revenez demain, et nous le découvrirons !

Emu, troublé parce que je venais d'entendre, je sortis de chez M. Marcillet la tête en feu, ne sachant plus que penser et que croire, car enfin Alexis avait dit vrai !

Oui, le 19 janvier 1812, au siège de *Ciudad-Rodrigo*, en Espagne, je fus blessé à la tête et à l'endroit même indiqué par Alexis.

Oui, dans la même nuit, j'eus le bonheur de sauver la vie à un officier français.

Oui, je reçus de lord Wellington l'épée du général Barrié, après l'assaut de la place.

Oui le fourreau de cette épée a été changé vers l'époque fixée par Alexis.

Oui, je faisais des recherches pour retrouver l'officier français sauvé par mes soins, attendu que le général Napier (dans son *Histoire de la guerre de la Péninsule*) me refuse l'honneur d'avoir conduit l'assaut du *Ciudad-Rodrigo*, et désigne le major Machis comme ayant droit à l'épée qui m'a été donnée par lord Wellington. — Jugez donc de quelle importance il était pour moi de retrouver un témoin qui pût certifier la vérité des faits déjà vieux de trente ans ! — Malheureusement, je n'avais pas sur cet officier la moindre notion qui m'aidât dans mes recherches.

Le lendemain, je revins près d'Alexis, que je pressai de questions touchant l'officier français.

— J'avoue, me répond le somnambule, que j'éprouve quelque embarras à le suivre dans toutes les phases de sa carrière militaire ; il se trouve mêlé dans mon esprit à d'autres officiers qui assistaient comme lui au siège dont j'ai parlé... — Cherchons bien cependant... Oui, je vois notre homme, environ huit ans plus tard, à Paris, rue... Saint-Antoine, pendant la nuit... — Voilà qu'on lui remet un avis très pressé, et, avec la compagnie qu'il commande comme capitaine, il se rend dans la rue Richelieu, près la Bibliothèque royale, où je vois la foule ameutée... Ah ! c'est qu'il vient de se passer un événement sinistre...

— Que s'est-il donc passé ?

— Un crime, un assassinat commis sur un illustre personnage...

— Voyons, Alexis, suivez le capitaine jusqu'à nos jours, et dites-moi où je dois le chercher...

— C'est en vain que je le poursuis... ma vue ne peut l'atteindre... ; mais écoutez : adressez-vous au colonel du 42^e de ligne, en garnison à Valenciennes. Pourtant, vous pouvez ne pas vous presser ; car, si vous lui écriviez aujourd'hui, il ne recevrait pas immédiatement votre lettre : il est à Maubeuge.

Curieux de vérifier ces faits, je consulte l'*Annuaire*, et j'adresse ma lettre à M. Husson, colonel du 42^e de ligne, garnison à Valenciennes.

Cinq jours après, je reçois du colonel Husson une réponse dans laquelle il s'excuse de son retard, occasionné par une tournée d'inspection. — Ce n'est pas lui qui se trouvait au siège de *Ciudad-Rodrigo*, mais son frère, dont il indique l'adresse à Paris.

J'écrivis donc immédiatement à ce frère, et voici le résumé de sa réponse :

Après avoir constaté sa présence au siège de *Ciudad-Rodrigo*, M. Husson continue ainsi : " Il me fut rapporté et j'ai ouï dire par plusieurs officiers anglais, pendant mon séjour au quartier-général, qu'un officier de la compagnie des voltigeurs chargé de la défense de la petite brèche fut assailli et près d'être accablé par des soldats ; alors il fit le cri de *détresse maçonnique*, un officier le sauva et eut pour lui des attentions suivies ; il le recommanda à ses camarades sur la route que la garnison suivit, je crois, même jusqu'à Lisbonne. — C'est sans doute vous, colonel, qui, au milieu d'une action vive, avez sauvé la vie à cet officier, dont je n'ai jamais su le nom.

" Paris, 17 janvier 1843.

" HUSSON, colonel d'artillerie en retraite."

Le même jour, je communiquai cette lettre à Alexis.

— Courage ! me dit-il, nous sommes sur la bonne voie. A vo-

tre retour à Londres, consultez les documens relatifs aux mois de janvier et février 1812, et je répons du succès.

Un mois plus tard, j'étais dans la Tour, à Londres, furetant dans les papiers de lord Wellington tous les dossiers relatifs aux affaires d'Espagne de ladite époque ; tout-à-coup mes yeux se portent sur un endossement ainsi conçu : BONFILH, 34e léger.

Ce nom me frappe comme un trait de lumière, et, me sentant saisi d'une conviction inexplicable, j'ouvre la lettre, en m'écriant : " Plus de doute, c'est lui ! "

Par cette lettre, signée Bonfilh, un officier français faisait à lord Wellington la demande d'envoyer ses lettres aux avant-postes. . . .

Il n'y avait là rien qui servit à me fixer ; néanmoins, poussé par une voix intérieure, j'écris au colonel d'Artois, secrétaire au comité des fortifications à Paris, en le priant de faire des recherches dans les bureaux de la guerre.

Le colonel d'Artois me répond qu'il n'existe personne du nom de Bonfilh dans les cadres de l'armée ; mais il m'envoie un certificat constatant que le commandant Bonfilh, qui a servi dans le 34e léger reçoit sa retraite à Villeneuve-d'Agen, et demeure à Villaréal (Lot-et-Garonne).

Le 23 avril 1844, j'adresse au commandant Bonfilh une lettre dans laquelle je lui fais part de mes recherches et de mes espérances, et le 7 mai 1844, je reçois la réponse suivante :

" Villaréal (Lot-et-Garonne, 1er mai 1844.

" Monsieur le colonel Gurwood,

" J'ai reçu de vous une lettre datée du 23 avril, dans laquelle j'ai lu avec le plus vif intérêt les détails sur la prise de *Ciudad-Rodrigo*.

" D'après les citations que vous me faites, monsieur le colonel, il n'y a plus de doute, je suis l'officier français à qui vous avez si noblement sauvé la vie, et que depuis si longtemps vous cherchez. . . .

" Je me rappelle que, lorsque vous arrivâtes à mon secours, j'étais couché par terre, entouré de six ou huit soldats anglais dont les uns me tenaient la baïonnette sur le corps, tandis que les autres m'arrachaient les habits ou me prenaient l'argent que j'avais sur moi. Vous accourûtes, monsieur le colonel, et, faisant retirer ces soldats, vous me prîtes sous votre protection. Nous nous rendîmes à la Tour carrée, près la porte d'Almeida, où M. le général Barrié se rendit à vous, en vous disant : " Respectez mes soldats ! "— Ce général vous offrit même sa montre, mais vous lui répondîtes : " Conservez votre montre, général : l'honneur m'a conduit ici, et non le pillage.— Il voulut aussi vous remettre son épée, et vous la refusâtes en disant : " Il faut me suivre : vous la remettrez à M. le général duc de Wellington.

" J'ajouterai, monsieur le colonel, que, lorsqu'on nous conduisait prisonniers, en nous dirigeant vers le Portugal, vous me fîtes entrer dans une maison d'un petit village, el Redon, où l'on me donna une tasse de rhum et un pain de munition pour la route. Enfin, vous eûtes la honte de m'accompagner jusqu'à la colonne des prisonniers qui était en avant, et sans vous, monsieur le colonel, les Espagnols m'auraient infailliblement égorgé avant que j'eusse pu rejoindre mes camarades d'infortune.

" Je me suis souvent reproché, monsieur le colonel, de n'avoir pas eu soin de demander le nom de mon bienfaiteur ; sans

cela, croyez-le bien, j'aurais pris l'avance pour vous écrire et vous témoigner ma vive et éternelle reconnaissance. Enfin, je fais des vœux pour votre bonheur, et je vous prie de me sacrifier un moment de loisirs pour m'écrire.

" Celui qui vous doit la vie.

" BONFILH, chef de bataillon en retraite."

— Enfin ! je recevais le prix de mes démarches ! La lettre de ce brave commandant me rendit si heureux, que je me promis bien de l'aller voir à mon premier voyage en France, et vous me voyez, mon jeune ami, revenant de Villaréal, où j'ai passé quelques jours que je compte au nombre de mes plus fortunés.— Oh ! que n'étiez-vous présent à notre mutuelle reconnaissance ! vous auriez pris une vive part à la joie de toute cette famille, dont j'emporte les bénédictions !—Avec quels charmes de souvenir M. Bonfilh m'a entretenue des événemens de sa vie, entièrement conformes, du reste à la narration d'Alexis. . . .—C'est ainsi, par exemple, que, le 13 février 1820, M. Bonfilh capitaine au 47e de ligne, en garnison à Paris, faisait, le soir, un service de ronde dans la rue Saint-Antoine, lorsqu'on vint lui apprendre l'assassinat du duc de Berry. Aussitôt il se rendit avec sa troupe dans la rue Richelieu, et alla passer la nuit au poste de la Bibliothèque Royale.

.....
—Colonel, je reste confondu..—Le magnétisme joue un si grand rôle dans le récit que je viens d'entendre, que vous m'avez presque converti : aussi à mon arrivée à Paris, ma première visite sera-t-elle à M. Marcillet. . . .

Mon aimable compagnon s'arrêta à Orléans, où il devait séjourner, et j'arrivai seul à Paris, vers sept heures du matin.

A deux heures de l'après-midi, le même jour, je frappai chez M. Marcillet, où, par un hasard heureux, Alexis endormi donnait une séance..

Le maître du logis me fit un accueil plein de bienveillance et consentit à me mettre en rapport avec le somnambule.

Alors m'adressant à Alexis :

—Mon cher, monsieur, lui dis-je, pourriez-vous deviner qui je suis ?

Voici ses premières paroles :

—Vous êtes un ami du colonel Gurwood !

..... :
Plus tard, en décembre 1845, j'allai revoir Alexis et je lui parlai du colonel..

—Pauvre homme ! murmura le magnétisé avec un soupir.

—Mais pourquoi cette tristesse lui dis-je.

—Hélas ! c'est que la blessure que ce brave colonel a reçue à la tête, lors du siège de Ciudad-Rodrigo, ne s'est jamais complètement cicatrisée.. Depuis quelques jours surtout, je le vois morne, abattu..—Oh ! ciel ! fit Alexis, en tressaillant subitement : ce coup de feu que je viens d'entendre là-bas, ces cris de femme.. cette désolation.. Ah ! malheureux colonel ! est-ce ainsi que vous deviez mourir !..

Le 1er janvier 1846, trois jours après, je recevais de Londres la lettre suivante :

" Le colonel Gurwood, atteint d'un accès de fièvre chaude, vient de se faire sauter la cervelle."

I. SALLES DE GOSSE.